25
9-971

PA
4250
.M5
1776
SMR

LÉANDRE ET HÉRO,

POÈME DE MUSÉE;

ET

IDYLLES DE THÉOCRITE.

TRADUCTION NOUVELLE.

A SESTOS,

Et se trouve à PARIS,

Chez COSTARD, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXXVI.

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

C'EST pour la troisième fois que nous remettons cet Ouvrage sous les yeux du Public. Il n'y a que les monumens marqués du sceau de l'immortalité, qui aient pu échapper à la nuit des temps, & intéresser les hommes à leur conservation. Mais parmi ceux qui nous restent de ce nombre, on distinguera toujours les Poëmes de Théocrite & de Musée. Le premier est recommandable par cette pureté de sentimens, cette simplicité de mœurs qui caractérisent ses Bergers; ce coloris champêtre, cette diction mélodieuse & simple, qui l'ont fait regarder dans tous les siècles, comme le plus parfait modèle des Poésies pastorales. Virgile & Bion sont les seuls parmi les Anciens, qui aient sû emboucher avec succès les pipeaux du Poëte de Syracuse; & parmi les Modernes, la seule

Madame Deshoulieres a ſu faire paſſer en notre Langue les beautés touchantes que nous offroient en ce genre la Grèce & l'Italie.

Muſée dans ſon Poëme d'Héro & Léandre, a conſacré une de ces entrepriſes étonnantes que l'amour ſeul peut faire entreprendre, & que lui ſeul peut exécuter. Qu'on imagine avec quelle ſorte de vénération ſera accueillie de la Poſtérité cette Héroïde ſublime d'Héloïſe à Abailard, le chef-d'œuvre du ſentiment; & l'on aura l'idée qu'on doit ſe former du Poëme de Muſée. Pour ne rien laiſſer à deſirer de ce qui concerne les Ouvrages de ces deux Poëtes, nous avons joint la vie de Théocrite à ſes Idylles, & tout ce qui peut faire connoître Muſée à la tête de ſon Poëme. Nous avons cru faire plaiſir aux Amateurs, d'embellir cette Édition de tout le luxe Typographique dont elle étoit ſuſceptible. C'eſt aux beaux Arts d'entrelacer des palmes ſur les Ouvrages du Génie, & nous ſuivons la loi que le Public a dictée à cet égard.

AVERTISSEMENT.

QUELQUES Auteurs ont attribué ſans aucun fondement le Poëme d'Héro & de Léandre, à Muſée, Diſciple d'Orphée. M. le Chevalier Marsham (& ſon ſentiment eſt le plus généralement reçu) prouve que ce Poëme n'eſt pas d'une antiquité auſſi reculée, & qu'il a dû être compoſé vers le quatrième ſiècle de l'Empire, par Muſée le Grammairien. Quoi qu'il en ſoit, ce morceau eſt très-précieux pour la Littérature. Les vers ſont doux, faciles, coulans & harmonieux. La Poëſie en eſt abondante, & ſouvent pleine de chaleur. Des penſées naturelles, délicates & gracieuſes, des expreſſions fortes, brûlantes & énergiques, la paſſion de l'amour traitée avec un art admirable, tout l'enſemble forme un Poëme charmant, & les Grâces ſemblent avoir préſidé à la compoſition de ce chef-d'œuvre.

Je ne connois aucune Traduction en proſe de ce Poëme. Clément Marot l'a traduit en vers François, avec douceur, enjouement & naïveté; mais il eſt bien éloigné de la nobleſſe, de l'élégance & de l'harmonie de l'original. Je ne parlerai point ici de la Traduction burleſque, bouffonne & ennuyeuſe de Scarron; elle eſt écrite d'un ſtyle bas, trivial & rampant, & mérite d'être enſevelie dans l'oubli le plus profond.

Les Amours d'Héro & de Léandre ont ſervi de ſujet à des Opéra, des Cantates, des Héroïdes, des Romances, des Chanſons, &c. Je ne mettrai ſous les yeux du Lecteur que la belle Cantate de Mlle de Louvencourt; elle eſt aſſez rare & peu connue.

Il paroît que le Poëme de Muſée a fait naître le Poëme François intitulé, *Phroſine & Mélidore*. Il y a peut-être plus de naturel dans le premier, & plus d'art dans le ſecond. Quelques Critiques même ont prétendu que la démarche hardie de

Phroſine n'étoit pas dans la nature, & que les femmes ne ſont pas aſſez fortes & aſſez courageuſes pour s'expoſer à traverſer à la nage un bras de mer. Cependant ceux qui connoiſſent bien le cœur des femmes, ſavent que rien ne leur eſt impoſſible, quand elles aiment, & qu'elles oſent alors braver le fer & le feu, & affronter tous les périls & tous les dangers. Quels prodiges n'enfante pas l'Amour! Quoi qu'on en puiſſe dire, le Poëme de Phroſine & de Mélidore parviendra certainement à la poſtérité la plus reculée. En effet on reconnoît par-tout la touche légère, délicate & voluptueuſe du gentil Bernard. Quelle délicateſſe! quelle énergie! quelle fineſſe! quelle volupté, & en même-tems quelle pudeur ingénue dans les différens morceaux de ce Poëme, qui doit être regardé comme la dernière production d'un Poëte qui écrivoit avec tant d'agrément, & dont les Grâces ont toujours dirigé la plume!

Pluſieurs perſonnes ont prétendu que l'Hiſtoire amoureuſe d'Héro & de Léandre

étoit abſolument fauſſe : d'autres ont ſoutenu qu'elle eſt vraie. Tous ces différens Critiques, ce qu'il y a de bien ſingulier, ſe ſervent, pour ainſi dire, des mêmes raiſons pour faire valoir leur ſentiment, & s'appuyent ſur les mêmes faits & les mêmes témoignages (1). Cette diverſité d'opinions ſur un même événement, prouve que la vérité & le menſonge ont également deux faces, un bon & un mauvais côté. Nous devons être bien circonſpects, & examiner mûrement les choſes, avant de prendre un parti, & de porter notre jugement. Je vais préſenter au Lecteur le pour & le contre,

(1) Il exiſte en effet des Médailles ſur leſquelles on voit un jeune Nageur, avec ces mots : *Héro & Léandre.* Le P. Hardouin altère & change un peu cette légende, & trouve alors une leçon bien différente : *La force de l'Homme.* C'eſt ainſi qu'avec un léger changement, dans une ſeule lettre Grecque, le P. Hardouin détruit non-ſeulement l'Hiſtoire d'Héro & de Léandre, mais anéantit encore leur exiſtence & leur nom.

afin qu'il décide lui-même la queſtion. Je ne ferai qu'abréger les *Remarques* de M. de la Nauze, & les *Réflexions Critiques* de M. Mahudel, imprimées dans le ſeptième Volume de l'*Académie des Inſcriptions*; & je les rapporterai ici d'autant plus volontiers, qu'elles ne peuvent être mieux placées, qu'à la tête de la Traduction du Poëme d'Héro & de Léandre. Je commence par les Remarques de M. de la Nauze, qui rapporte d'abord des paſſages favorables à ſon ſentiment, tirés d'Ovide, de Virgile, de Lucain, de Silius Italicus, de Martial, de l'Anthologie, &c. & s'exprime enſuite ainſi: » Strabon, dans la Deſcription » de Seſte & d'Abyde, fait une mention » expreſſe de la Tour d'Héro. Un monu- » ment public tel que celui-là, qui portoit » alors le nom d'Héro, eſt, ce me ſemble, » une grande preuve de la vérité de l'Hiſtoire » qu'on racontoit. Pomponius Méla, autre » Géographe, preſque du même temps, dit » qu'Abyde étoit célèbre par un commerce » amoureux, qui avoit autrefois éclaté.

» Cette ſeule expreſſion *autrefois*, fait aſſez
» ſentir qu'on ne regardoit point dans
» ces premiers temps l'Hiſtoire de Léandre
» & d'Héro comme un Conte fait à plaiſir...
» Ce ne ſont juſqu'ici que des morceaux
» détachés, où les anciens Auteurs par-
» lent, comme en paſſant, d'Héro & de
» Léandre; mais nous avons de plus leur
» Hiſtoire décrite fort au long, & avec
» toutes les grâces de la Poëſie, dans un
» Écrivain Grec qui porte le nom de
» Muſée. A juger de lui par la plupart des
» autres Poëtes de la Grèce, il aura pris la
» matière de ſes vers dans la vérité de
» l'Hiſtoire, & ſans doute embelli les cir-
» conſtances, ſans en altérer le fonds.....
» Muſée écrit une aventure qui n'a rien
» d'impoſſible, & que les Grecs & les
» Latins ont célébrée à l'envi les uns des
» autres. A tous ces divers témoignages,
» on peut encore joindre l'autorité des
» anciennes Médailles; on en trouve un
» grand nombre avec des revers, où ſont
» les noms d'Héro & de Léandre, & où

» l'on voit Léandre précédé d'un Amour
» le flambeau à la main, nager vers Héro
» qui eſt au haut d'une Tour. Je ſçais que
» les Médailles repréſentent quelquefois des
» événemens fabuleux, ſur-tout quand ils
» regardent l'ancienne Mythologie qui étoit
» conſacrée par la Religion. On cherchoit
» à les tranſmettre à la poſtérité, ou par
» le principe d'une piété mal entendue,
» ou par l'intérêt qu'on avoit à nourrir la
» ſuperſtition des peuples. Pour les faits
» particuliers, tels que celui dont nous
» parlons, quand il n'y a ni motif de
» Religion, ni raiſon d'Etat, ni aucun
» intérêt apparent qui en favoriſe la ſuppo-
» ſition, il eſt à croire qu'on ne les gravoit
» ſur des médailles, que lorſqu'on les
» croyoit véritablement arrivés, & qu'on
» en vouloit éterniſer la mémoire. Si les
» Anciens en usèrent de la ſorte à l'égard
» de l'Hiſtoire d'Héro & de Léandre, il
» faut donc qu'ils l'ayent regardée comme
» véritable, fondés ſans doute ſur une
» tradition qu'il ne nous appartient pas de

» conteſter. Il eſt vrai qu'on ne marque » point du tout en quel tems cet événe- » ment eſt arrivé ; mais eſt-il ſurprenant » qu'un fait iſolé, qui n'a de rapport ni » avec l'Hiſtoire générale d'aucun Peuple, » ni avec l'Hiſtoire particulière d'aucun » Prince, ſoit venu juſqu'à nous ſans ſon » époque particulière ? Pour être croyable, » c'eſt aſſez, d'un côté, qu'il ſoit appuyé ſur » une tradition conſtante ; & de l'autre, » qu'il ne ſorte point des bornes de la vrai- » ſemblance. Je puis donc conclure que » l'Hiſtoire d'Héro & Léandre eſt revêtue » de tous les caractères de vérité qu'on » peut raiſonnablement exiger dans un » ſimple événement particulier, & que le » Savant (1) qui l'a traitée de pure fable, » a plus donné à ſes idées ſingulières, » qu'au témoignage reſpectable de l'Anti- » quité. »

(1) Le Père Hardouin. Ce Savant voulut introduire dans l'Hiſtoire un pyrrhoniſme univerſel & abſolu, lorſqu'il falloit admettre le doute méthodique, mais ſenſé de l'immortel Deſcartes.

Nous venons de voir un côté de la Médaille ; en voici le revers : écoutons préſentement M. Mahudel, d'après le Rédacteur de ſes *Réflexions Critiques*. » Héro » étoit une Prêtreſſe de Vénus établie à » Seſte, & Léandre un jeune homme » d'Abydos, Villes ſituées à l'oppoſite » l'une de l'autre ſur les bords de l'Helleſ- » pont, & dans le lieu où le Canal eſt » moins large. Léandre, pour mieux cacher » ſon commerce avec Héro, paſſoit & » repaſſoit le détroit à la nage toutes les » nuits, & ſes trajets furent long-temps » heureux; mais la mauvaiſe ſaiſon les » ayant rendus plus difficiles, il périt enfin » malheureuſement dans les flots, & Héro » déſeſpérée, ſe précipita du haut de ſa » Tour. M. Mahudel ne croit pas que la » poſſibilité de ce trajet réitéré & continué, » puiſſe être ſuppoſée, & moins encore » admiſe & ſuffiſamment prouvée, ni par » l'ancienneté de la tradition, ni par le » nom des deux Amans, qu'on a donné » pendant pluſieurs ſiècles aux deux Tours

» élevées ſur les bords oppoſés du détroit,
» ni par la repréſentation d'un Nageur au
» milieu des flots, qui ſe voit ſur les revers
» des Médailles d'Abydos, ni par l'autorité
» des Deſcriptions que nous en ont laiſſées
» Ovide & Muſée, & des citations d'une
» infinité d'Auteurs, qui ſont néanmoins
» les principales preuves que M. de la
» Nauze rapporte de la vérité de ce fait.
» Ce qui les rend ſuſpectes à M. Mahudel,
» eſt qu'il obſerve que la plupart des Fables
» ont en leur faveur de pareils préjugés,
» nonobſtant leſquels elles ne perdent point
» le caractère de menſonge dans l'eſprit de
» ceux qui en examinent attentivement
» l'origine..... Ce qui ſeroit donc plus
» capable de donner quelque lueur de
» vérité à l'aventure de Léandre & d'Héro,
» ce ſeroit la poſſibilité à un homme fort
» & robuſte, de renouveler de nos jours
» l'expérience du trajet réitéré du courant
» de l'Helleſpont à la nage, dans l'eſpace de
» deux ou trois heures; car les nuits d'Été
» ne donnoient guères plus de temps à

» Léandre pour ſe pouvoir dérober aux
» yeux des hommes. Il n'y auroit point
» d'argument plus fort pour prouver qu'un
» Grec auroit pu l'entreprendre du tems
» d'Héro; mais, pour décider ſi ce trajet
» ſeroit poſſible dans toutes ſes circonſtan-
» ces, il faut convenir de la ſituation des
» lieux & de l'étendue de mer qu'il y avoit
» à traverſer pour parvenir du Port d'Aby-
» dos, ou de la Tour qui en étoit fort près,
» à celle de Seſtos, qui étoit à l'autre
» bord..... Abydos, dit Strabon, eſt ſur
» une éminence qui domine l'embouchure
» de la Propontide; & la partie du détroit
» ſur le côté duquel elle eſt ſituée, n'a que
» ſept ſtades de largeur..... Les Ports
» d'Abydos & de Seſtos ſont éloignés l'un
» de l'autre d'environ trente ſtades. Ceux
» qui veulent paſſer d'Abydos à Seſtos,
» côtoyent d'abord le rivage oppoſé à
» Seſtos, l'eſpace de cent-neuf ſtades, en
» tirant juſqu'à une certaine Tour qui eſt
» vis-à-vis Seſtos, & lorſqu'ils ſont parve-
» nus à cet endroit, ils traverſent oblique-

» ment le canal pour éviter la force du » courant de l'eau. «

» Les conſéquences que M. Mahudel » tire de cette Deſcription traduite à la » lettre, ſont, 1°. qu'il n'eſt pas vrai que » les Villes d'Abydos & de Seſtos fuſſent » ſi directement oppoſées, qu'on eût pu » tirer de celle-ci à celle-là, ni des Tours » qui leur étoient voiſines, une ligne droite » qui n'eût décrit qu'un eſpace de ſept » ſtades, & qu'au contraire la ligne à tirer » d'un de ces lieux à l'autre, n'ayant pu » être que diagonale, elle auroit décrit » une diſtance de trente ſtades; ce qui au » lieu de huit cent ſoixante-quinze pas » géométriques, auxquels ſe réduiſent les » ſept ſtades, en auroit produit trois mille » ſept cent cinquante, en prenant même » (ſi on l'eût pu) ſa route ſuivant cette » dernière direction, pour le trajet d'un de » ces lieux à l'autre. «

» 2°. Qu'il falloit que ce trajet, quoique » court, ne laiſſât pas d'être très-difficile » pour les bâtimens mêmes, à cauſe des

» courans qui ſe trouvent dans le Canal, » & des vents contraires qui y règnent » preſque toujours, puiſque c'eſt préciſé- » ment l'endroit où Hérodote marque que » périt la flotte de Xercès, & qu'on étoit » obligé de louvoyer quelque temps avant » que de tenter le trajet, ce qui alongeoit » encore de beaucoup le chemin. «

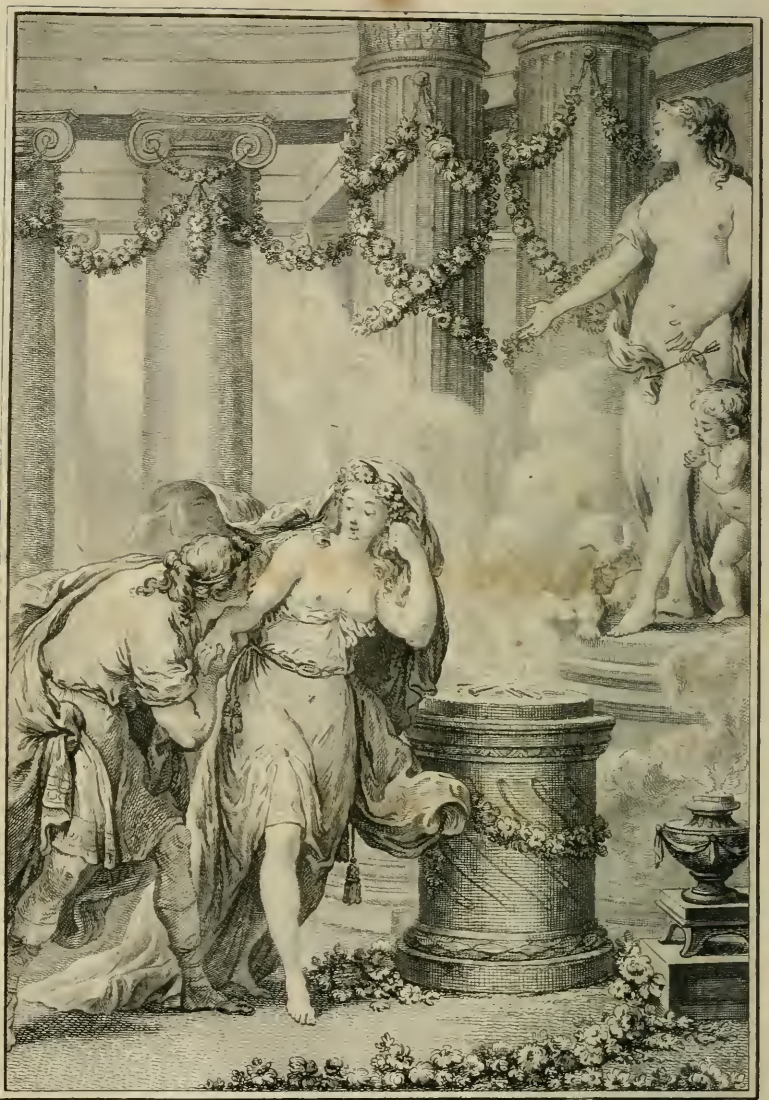
» 3°. Que quand le Nageur d'Abydos » auroit choiſi, pour arriver au pied de la » Tour de Seſtos, l'endroit du bord direc- » tement oppoſé, qui n'eût décrit qu'une » ligne de ſept ſtades, il n'auroit pu tra- » verſer le canal ſans prendre les mêmes » précautions que les Pilotes : au lieu de » ne parcourir qu'une route de huit cent » ſoixante-quinze pas, il auroit été obligé » d'en parcourir une au moins du double, » qui eût produit plus de trois quarts de » lieue ; en ſorte qu'en doublant encore » cette diſtance pour ſon retour ſubit, ſon » trajet auroit été de plus d'une lieue & » demie. «

Il y auroit peut-être bien des réflexions à faire sur toutes les conséquences que tire M. Mahudel du passage de Strabon ; je dirai seulement que ce Critique n'avoit pas l'ame ardente & enflammée d'amour, lorsqu'il combinoit tous ces calculs froids & géométriques. Un jeune homme tout bouillant de passion ne connoît point les obstacles, s'y expose les yeux fermés, les affronte, périt quelquefois en voulant les franchir, & souvent aussi les surmonte, & sort victorieux des entreprises les plus téméraires & les plus périlleuses.

Aut mihi continget felix audacia salvo ;
Aut mors solliciti finis amoris erit.

OVID. LÉAND. HÉR.

HÉRO



HÉRO ET LÉANDRE.

Léandre a vaincu la Nature ;
Un Dieu l'éclaire, & le conduit
Aux portes d'une Tour obſcure,
Où la volupté l'introduit.

M. L. C. D. B.

MUSE, chante ce flambeau qui éclairoit des amours cachés dans l'ombre de la nuit ; ce jeune homme fendant les flots de la mer pour s'unir à ſon Amante ; cet hymen nocturne que l'immortelle Aurore ne vit jamais ! Célèbre *Seſtos* & *Abydos*, où Héro & Léandre goûtoient furtivement les délices de leur union ſecrète ! chante ce flambeau, précurſeur de leur amour ! Le ſouverain Jupiter auroit dû placer cette lumière bienfai-

ſante parmi les Aſtres, & la nommer l'Etoile brillante des Amans, pour avoir été utile à deux jeunes cœurs livrés à de tendres inquiétudes, en leur annonçant au milieu des ténèbres l'heure du plaiſir, avant que les Aquilons impétueux euſſent fait ſentir leur ſouffle ennemi. Ô Muſe (1), rappelle en même-temps dans mes vers la mort funeſte de Léandre, & l'inſtant fatal où ce flambeau s'éteignit.

Les Villes de *Seſtos* & d'*Abydos* étoient bâties l'une vis-à-vis de l'autre, ſur les bords de la mer (2). Un jour Cupidon tend ſon arc, lance

---

(1) Muſe plaintive, ô toi, qui fais répandre
Ces pleurs touchans, délices d'un cœur tendre;
Des vrais Amans, toi qui peins le malheur,
Donne à ma voix l'accent de la douleur.....
Toi, qui chantois Léandre & ſon trépas,
Sur ce rivage où l'Amour pleure encore,
Chante avec moi.....

Poëme de PHROSINE ET MÉLIDORE.

(2) *Abydos*, Ville d'Aſie, & qui n'eſt ſéparée de l'Europe que par le détroit des Dardanelles. *Seſtos* eſt bâtie vis-à-vis, & à l'oppoſite, de l'autre côté de ce

une flèche, & embraſe le cœur de l'aimable Léandre, & de la jeune Héro. Cette Beauté demeuroit à *Seſtos*, & ſon Amant dans *Abydos*. Ces deux Aſtres nouveaux brilloient d'un éclat pareil, & formoient le plus bel ornement de ces deux Villes (1).

Si jamais vous paſſez dans ces lieux, cherchez la Tour où Héro ſe tenoit autrefois, un flambeau à la main, pour guider Léandre à travers les flots : allez viſiter le détroit retentiſſant de l'antique *Abydos* : il déplore encore aujourd'hui l'amour & le trépas de l'infortuné Léandre.

Mais comment Léandre qui habitoit dans *Abydos*, a-t-il pu s'enflammer pour Héro, & rendre en même-temps ſenſible à ſon amour cette jeune Beauté?

---

même détroit. La poſition de ces deux Villes eſt très-remarquable; on peut leur appliquer à juſte titre ce vers de M. de Voltaire :

Lieux où finit l'Europe & commence l'Aſie.

(1) Ses vrais tréſors étoient deux cœurs fidèles.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

La charmante Héro, iſſue d'un ſang illuſtre, étoit Prêtreſſe de Vénus. Comme elle n'avoit pas ſubi le joug de l'Hymen, ſes parens inquiets la faiſoient loger dans une Tour élevée ſur le rivage de la mer. Ses charmes égaloient ceux de la Reine de Cythère : c'étoit une autre Vénus. Sa pudeur & ſa chaſteté l'empêchoient de ſe trouver avec pluſieurs femmes réunies enſemble : jamais elle ne paroiſſoit au milieu des danſes voluptueuſes des jeunes perſonnes de ſon âge : elle évitoit avec ſoin les traits perçans de la jalouſie : (car les femmes ſont ordinairement jalouſes de la beauté de celles de leur ſexe).

Héro offroit tous les jours des ſacrifices à Vénus, & faiſoit ſouvent des libations à Cupidon, afin de ſe rendre propices & favorables ces deux Divinités. Elle redoutoit également & les flèches brûlantes du fils, & la colère terrible de la mère. Vœux ſuperflus! Soins inutiles! Héro ne put éviter les traits enflammés de l'Amour.

Déjà l'on touchoit à la fameuſe journée où les Habitans de *Seſtos* célébroient avec beaucoup de pompe & d'appareil la Fête de Vénus & d'Adonis. Tous les peuples des Iſles les plus

éloignées y accoururent en foule. Les uns s'y rendirent d'Emonie, les autres de Cypre. Les femmes de Cythère, celles qui danſent ſur le ſommet du Liban couronné de bois odoriférans, abandonnèrent leurs Villes pour s'y trouver. Les Habitans de Phrygie, ceux d'*Abydos*, ville voiſine, ſe raſſemblèrent auſſi à *Seſtos*; enfin on y vint de toutes les contrées. Les jeunes gens amoureux y parurent des premiers. Dès qu'ils entendent parler d'une Fête célèbre, ils y courent, ils y volent auſſi-tôt, non pas tant pour faire des ſacrifices aux Dieux immortels, que pour contempler les charmes des jeunes Beautés raſſemblées dans ces jours ſolennels.

La jeune Héro s'avance majeſtueuſement au milieu du Temple. Un doux rayon éclatoit dans ſes beaux yeux : tous les attraits brilloient ſur ſon viſage voluptueux. Elle reſſembloit à l'Aurore naiſſante. Ses joues d'albâtre offroient, au-deſſous de ſes belles paupières, la couleur purpurine d'un jeune bouton de roſe qui s'entr'ouvre. Vous euſſiez dit que ſa peau blanche & vermeille étoit une prairie couverte de roſes nouvelles. Lorſque cette jeune Prêtreſſe marchoit, ſa robe flottante laiſſoit

entrevoir des roſes à ſes pieds (1). Un eſſaim de Grâces embelliſſoit tous ſes traits. Les anciens Poëtes n'avoient imaginé que trois Grâces : quelle erreur! Quand Héro vouloit ſourire, mille Grâces animoient ſes yeux enchanteurs. Vénus, il faut en convenir, avoit une Prêtreſſe bien digne d'elle! En effet, la beauté d'Héro effaçoit celle de toutes les autres femmes. Elle ſembloit être elle-même une autre Vénus. Ses charmes firent impreſſion ſur le cœur de ces tendres Amans. Tous deſiroient d'avoir pour épouſe cette aimable Prêtreſſe. Héro fixoit ſur elle tous les regards; enchaînoit l'eſprit & le cœur de ceux qui la voyoient marcher légèrement dans ce Temple majeſtueux.

(1) Il y a mot-à-mot dans le Grec : *Les roſes brilloient aux talons de la jeune fille, vêtue d'une robe blanche.* Ceux qui connoiſſent le coſtume & la chauſſure des femmes Grecques, ne ſeront point ſurpris de ce détail du Poëte. Rien n'eſt plus délicat & plus agréable que ce portrait d'Héro. Depuis la tête juſqu'aux pieds, cette jeune perſonne n'eſt que lis & roſes : elle réunit tous les charmes, toutes les grâces, & tous les attraits.

Un jeune homme ravi des appas d'Héro, prononce dans l'instant ces mots : » J'ai été à *Sparte;* » j'ai visité *Lacédémone*, où l'on dispute & où » l'on reçoit tous les jours le prix de la beauté; » mais je n'ai jamais vu une jeune fille aussi » belle, aussi tendre, aussi charmante. Vénus a » sans doute pour Prêtresse la plus jeune des » Grâces. Je me suis lassé en la regardant; mais » je n'ai pu me rassasier encore de la contem- » pler. Pour partager une seule fois avec Héro » son lit voluptueux, je consentirois à mourir aussi- » tôt après un tel bonheur. Si je possédois pour » épouse cette Beauté touchante, je ne desirerois » pas alors d'être placé au rang des Dieux dans » l'Olympe. Ô puissante Cythérée, s'il ne m'est » pas permis de m'unir à ta chaste Prêtresse, » accorde-moi donc une épouse ornée des mêmes » attraits! « La plupart des jeunes gens tiennent le même langage passionné. Plusieurs gardent le silence, & cachent intérieurement leur plaie récente; mais les charmes d'Héro les troublent tous & les agitent.

Infortuné Léandre, ta blessure fut la plus profonde! Quels combats s'élevèrent alors dans ton

ame? Quand tu apperçus cette jeune Beauté, tu ne t'imaginois pas que ton cœur alloit être déchiré par des trais inviſibles. Bleſſé par des flèches brûlantes, & vaincu ſoudain, tu ne veux plus vivre, ſi tu ne deviens l'époux d'Héro. Chaque regard que tu portes ſur elle augmente l'ardeur qui te dévore, & embraſe ton cœur d'une paſſion invincible. En effet une Beauté parfaite perce plus promptement qu'une flèche rapide, le cœur des tendres mortels. D'abord l'œil eſt frappé; enſuite le trait fatal pénètre au fond de l'ame, & y cauſe des bleſſures cruelles.

Léandre reſſent en même-tems les effets du raviſſement & de la témérité, de la crainte & du reſpect. Il tremble intérieurement; mais la pudeur le retient, & l'enchaîne encore. Ses regards ſurpris & enchantés errent avidement ſur les charmes d'Héro. Enfin l'excès de ſon amour fait diſparoître ſa pudeur & ſa timidité. Cet Amant devient tout-à-coup téméraire, audacieux : il s'avance doucement, & va ſe placer vis-à-vis de la Beauté qu'il adore, lance ſecrètement ſur elle des regards ſéducteurs, & entraîne

ainſi dans l'erreur, par des ſignes muets, l'eſprit de la jeune Prêtreſſe (1).

Héro qui voit la paſſion ſecrète qu'elle inſpire, eſt enchantée du triomphe de ſes charmes, baiſſe ſouvent ſon voile ſur ſon viſage, répond de ſon côté à Léandre par des geſtes dérobés, & découvre enſuite ſon front d'albâtre. Léandre s'appercevant qu'Héro connoît ſon amour, & ne le dédaigne pas, s'en réjouit au fond de l'ame.

Pendant que Léandre attend avec impatience

---

(1) De leurs regards partit un double éclair,
Pareil à ceux qui ſe croiſent dans l'air.
Rapide élan, tendre accord, bien ſuprême,
Moment d'extaſe, où l'on plaît, comme on aime.
Ce fut aux jeux qu'on célébroit au Port,
Qu'Amour, en eux, montra ce doux rapport....
Pour eux la fête auſſi-tôt diſparut;
Sans ſe parler, leurs regards s'entendirent;
De leurs tranſports, leurs ames s'applaudirent.
Tout le progrès, tout l'effet que produit
Le cours du temps, d'un inſtant fut le fruit:
Le tendre aveu de leur commune atteinte,
Fait ſans détour, fut écouté ſans feinte.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

le retour de la nuit, le Soleil, au bout de ſa carrière, ſe plonge dans l'Océan, & l'Etoile de Vénus, cette meſſagère des ténèbres, brille au haut des Cieux. Léandre voyant les ombres les plus épaiſſes répandues ſur la terre, devient plus hardi, & plus entreprenant, s'approche plus près de la Prêtreſſe, lui ſerre amoureuſement ſes doigts de roſes, & ſoupire tendrement. Héro paroît courroucée, retire bruſquement ſa belle main, & garde un profond ſilence.

Léandre s'étant apperçu qu'Héro eſt émue & indéciſe, la ſaiſit auſſi-tôt hardiment par ſa robe éclatante, & veut la conduire dans l'endroit le plus écarté de ce Temple auguſte. La jeune Prêtreſſe le ſuit lentement, & comme à regret, &, ſelon l'uſage de celles de ſon ſexe, elle adreſſe à Léandre ces paroles menaçantes : » Etranger, » quelle eſt ta fureur inſenſée ? Malheureux, » pourquoi m'entraîner ainſi ? Je ſuis vierge : » change de deſſein ! Laiſſe ma robe ! Evite la » colère redoutable de mes riches parens ! Il ne » t'eſt pas permis de porter une main téméraire » ſur une Prêtreſſe de Vénus ! Il eſt d'ailleurs » difficile, & même imprudent de vouloir péné-

» trer dans le lit d'une jeune fille «. Héro menace Léandre en ces termes, langage ordinaire des jeunes Amantes.

Léandre ayant entendu ces menaces foudroyantes, connoît qu'Héro eſt enfin devenue ſenſible à ſon amour. (Quand les femmes en effet tonnent, éclatent contre leurs Amans, leur fureur & leur courroux ſont un aveu tacite d'une tendreſſe mutuelle). Dans l'inſtant, Léandre couvre de baiſers le cou d'albâtre d'Héro qui exhale les plus doux parfums, & il prononce en même-temps ces paroles que lui dicte ſon amour véhément : » O ma chère Vénus! ô ma tendre Minerve, toi » que j'adore le plus après ces deux Déeſſes! (Je » ne te regarde point comme une ſimple mor- » telle, mais je te compare aux filles du puiſſant » Jupiter). Heureux celui à qui tu dois le jour! » Heureuſe la mère qui t'a donné naiſſance, & » trois fois heureux les flancs qui t'ont portée! » Ecoute favorablement ma prière! Prends pitié » de mon amour invincible! Comme Prêtreſſe » de Vénus, livre-toi aux plaiſirs de Vénus! » laiſſe-toi perſuader! viens te ſoumettre aux

» loix de l'Hymen, impoſées par cette Déeſſe!
» Une jeune Vierge ne peut être la Prêtreſſe de
» la Reine de Cythère ! Vénus ne voit pas
» d'un œil favorable les jeunes filles. Si tu veux
» connoître ſes vraies cérémonies, & ſes loix
» reſpectables, l'Hymen & le lit nuptial te les
» apprendront. Si tu aimes Vénus, chéris auſſi la
» douce loi des amours qui inondent l'ame d'un
» torrent de délices. Reçois moi pour ton eſclave,
» ou, ſi tu le préfères, pour un Epoux que
» Cupidon a ſçu t'aſſervir, en le perçant de ſes
» flèches victorieuſes ! C'eſt ainſi qu'autrefois
» Mercure, armé de ſon caducée d'or, enchaîna
» l'intrépide Hercule aux pieds de la jeune
» Omphale. Vénus elle-même m'a guidé vers
» toi ; ce n'eſt point le prudent Mercure qui
» m'amène en ces lieux. Tu connois ſans doute
» l'hiſtoire d'Atalante? Pour conſerver ſa virgi-
» nité, cette fille dédaigneuſe refuſa d'entrer
» dans le lit de Milanion qui l'idolâtroit. Vénus,
» irritée de ce refus, remplit le cœur d'Atalante
» de l'amour le plus violent pour celui qu'elle
» avoit auparavant dédaigné. Héro, toi que

» j'adore, consens à mes desirs, & laisse-toi » attendrir par mon amour, de peur d'exciter la » colère de Vénus! «

Ainsi parle Léandre : Ses discours éloquens persuadent Héro malgré elle, font naître l'amour au fond de son ame, & séduisent son cœur. Cette jeune Beauté interdite & muette, tient ses regards baissés, cache son visage que la pudeur colore d'une rougeur éclatante, marche doucement, & recouvre souvent ses belles épaules. Tous ces signes annoncent un amour réciproque. Le silence d'une jeune fille prouve qu'elle consent intérieurement à partager les plaisirs de l'Hymen, & qu'elle ressent vivement l'aiguillon de l'amour, toujours mêlé d'amertume & de douceur. De même la jeune Héro avoit le cœur embrasé d'une douce flamme, & les charmes de l'amoureux Léandre captivoient, enchaînoient tous ses sens. Tandis qu'elle fixoit ainsi ses regards vers la terre, Léandre, les yeux enflammés d'amour, ne pouvoit se lasser d'admirer le cou tendre & délicat de cette Prêtresse.

Héro inonde de pleurs ses belles joues colorées par la pudeur, &, après un long silence, elle

adreſſe enfin ces douces paroles à Léandre : » Etranger, tes diſcours pourroient attendrir les » rochers mêmes! Qui t'a enſeigné l'art de cette » éloquence ſéduiſante? Malheureuſe que je ſuis, » quel Dieu t'a conduit dans ma Patrie! Mais tu » me parles en vain! En effet, comment partage- » rois-je ta paſſion? Tu n'es qu'un Etranger » errant & vagabond, auquel je ne puis accorder » ma confiance. Nous ne pouvons être unis publi- » quement par les liens ſacrés de l'Hymen. Mes » parens n'y conſentiront jamais. Quand tu vou- » drois reſter ici comme un fugitif inconnu, tu » ne pourrois encore, même au milieu des ténè- » bres, cacher ton amour aux yeux de mes » ſurveillans. D'ailleurs les hommes ſont natu- » rellement portés à la raillerie & à la curioſité. » Ce que l'on fait dans le ſilence & dans le » ſecret eſt bientôt découvert & divulgué (1). » Apprends-moi ſans déguiſement ton nom, &

(1) A leur malignité rien n'échappe, & ne fuit :
Un ſeul mot, un ſoupir, un coup d'œil nous trahit;
Tout parle contre nous, juſqu'à notre ſilence.

M. de Voltaire.

» quelle eſt ta Patrie? Pour moi, je ne veux rien
» te céler; je porte le nom célèbre d'Héro: une
» Tour fameuſe & élevée me ſert de demeure:
» j'ai pour toute compagnie une ſeule ſuivante:
» mes parens triſtes & chagrins m'ont choiſi
» cette habitation ſur les bords profonds de la
» mer, à l'oppoſite, & vis-à-vis de *Seſtos*. Je n'ai
» près de moi aucunes compagnes de mon âge,
» & je n'apperçois jamais les danſes légères des
» jeunes gens. Un bruit importun, cauſé par les
» flots agités, retentit nuit & jour à mes
» oreilles «. Héro ayant ainſi parlé, cache ſous ſon voile ſes joues de roſes, & la pudeur ſe réveillant dans ſon ame, elle s'accuſe bientôt elle-même, & condamne ſes diſcours.

Léandre, bleſſé des traits perçans de Cupidon, médite en lui-même comment il pourra livrer le combat amoureux. L'Amour, fertile en ruſes, dompte les mortels avec ſes flèches, & guérit enſuite les bleſſures qu'il fait. Tout reconnoît l'empire de l'Amour. Ce Dieu donne des conſeils aux Amans ſoumis à ſes loix. Il n'abandonna pas Léandre dans une circonſtance auſſi délicate, & vint bientôt à ſon ſecours. Ce jeune téméraire,

devenu plus hardi, rompt le ſilence en ſoupirant, & tient à Héro ce diſcours artificieux : » Jeune » Prêtreſſe, mon amour pour toi me fera traver- » ſer la mer, quoique agitée. Fût-elle brûlante, » enflammée, inabordable, je la franchirois » toujours ! Je ne redoute point les flots en » courroux, & je dédaigne le bruit retentiſſant » des vagues, lorſque je dois être admis dans ta » couche nuptiale. Devenu ton Epoux, je m'élan- » cerai toutes les nuits dans les ondes, & je paſſerai » à la nage le détroit rapide de l'Hélleſpont; car je » ſuis de la Ville *d'Abydos*, peu diſtante de celle- » ci. Tu me préſenteras ſeulement un flambeau » du haut de ta Tour élevée : comme je ſerai le » vaiſſeau de l'Amour, ta lumière me ſervira » d'étoile au milieu des ténèbres; je fixerai ſur » elle mes regards, & je ne les tournerai point » du côté du Bootes prêt à ſe coucher, ni de » l'affreux Orion, ni du Chariot. J'aborderai » alors heureuſement ſur les rivages fortunés de » ta Patrie (1). Mais, Héro, prends bien garde

(1) L'Art & l'Amour m'ont ſoumis cet abyſme.
Je franchirai cet obſtacle odieux.

que

» que le souffle impétueux de Borée n'éteigne
» cette lumière qui doit me guider sur les flots ;
» car je perdrois aussi-tôt la vie! Si tu veux
» savoir enfin qui je suis, le voici : Je m'appelle
» Léandre, l'Époux de la belle & charmante
» Héro. «

C'est ainsi que ces deux jeunes Amans forment le projet de s'unir par un hymen clandestin, & se promettent mutuellement de goûter pendant la nuit, à l'aide d'un flambeau allumé, les plaisirs de l'amour conjugal. Après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour leur union nocturne, ils furent contraints, quoiqu'à regret, de se séparer. Héro se retire, & Léandre dirige sa course

---

Demain, quand l'ombre aura voilé les Cieux,
Sur le sommet de ton rocher aride,
Fais voir au loin un fanal qui me guide.
J'en ai connu les entours & l'abord.
Veille sans crainte, attends-moi sur le bord,
Et tu verras sur la rive écumante,
Seule à la nage aborder ton Amante.
L'espoir, l'Amour, son Astre & les Zéphirs
Me conduiront au port de mes plaisirs.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

vers les hautes murailles d'*Abydos*; &, de peur de s'égarer au milieu des ténèbres, il porte ſes regards ſur le fanal placé au haut de la Tour.

Comme ces deux jeunes Amans deſirent également de ſe livrer une nuit entière aux combats ſecrets des Epoux, ils ſouhaitèrent bien des fois le retour de l'obſcurité ſi favorable aux doux myſtères (1).

Déjà la nuit déployoit ſon voile azuré, & apportoit le ſommeil à tous les mortels, excepté à l'amoureux Léandre. Cet Amant attendoit ſur le rivage de la mer mugiſſante le ſignal de ſon brillant hymenée, & tâchoit de découvrir le flambeau funeſte qui doit annoncer de loin ſes plaiſirs ſecrets.

Héro voyant les ténèbres épaiſſes & obſcures de la nuit répandues ſur la terre, allume le flam-

(1) Sur l'autre bord, l'Amante qu'il adore,
De tous ſes vœux fatiguant les Zéphirs,
Preſſoit la nuit d'avancer ſes plaiſirs....
Déjà dans l'onde achevant ſa carrière,
L'Aſtre brillant éteignoit ſa lumière.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

beau. Il répandoit à peine une foible lumière du haut de la Tour, que Cupidon enflamma le cœur de l'impatient Léandre. Tandis que le fanal brille, ce jeune Amant brûle & se consume.

Lorsque Léandre entend les mugissemens horribles des vagues mutinées, il est d'abord saisi de crainte & de frayeur ; mais, reprenant peu à peu courage, il s'adresse à lui-même ces paroles, pour rassurer ses esprits effrayés : » L'Amour est » un Dieu impérieux : la mer est un élément » indomptable ; mais, après tout la mer n'est que » de l'eau ; tandis que les feux de l'amour me » brûlent intérieurement. Mon cœur, rassemble » donc tous tes feux : ne crains point cet amas » immense d'eau ! Seconde ma passion ! pour- » quoi redouter ces vagues impétueuses ! Ignores- » tu que Vénus a pris naissance au sein des » mers, & qu'elle a un pouvoir souverain sur les » ondes, & sur nos propres tourmens ? «

Il dit, & aussi-tôt il découvre ses membres délicats (1), met ses vêtemens autour de son cou,

(1) Lorsqu'un rayon de l'amoureux fanal
De son bonheur lui montra le signal,

s'élance du rivage, ſe précipite dans les flots, & nage toujours vers le flambeau étincelant. Il eſt à la fois le pilote, la charge & le vaiſſeau.

Lorſque des vents contraires ſoufflent avec impétuoſité, Héro couvre avec un pan de ſa robe la lumière qu'elle tient au haut de ſa Tour, juſqu'à ce que Léandre, accablé de fatigue, aborde ſur le rivage. La jeune Prêtreſſe embraſſe alors en ſilence, à l'entrée de ſa priſon iſolée, ſon Epoux tout hors d'haleine, & dont les cheveux ſont encore mouillés & couverts de l'écume de la mer. Elle le conduit enſuite dans l'endroit où eſt placé le lit, témoin diſcret de ſes appas. Là Héro fait baigner Léandre, le parfume d'eſſence de roſes odorantes, & diſſipe ainſi l'odeur déſagréable de l'onde ſalée.

Dès qu'ils furent couchés dans ce lit ſuperbe, Héro enlace ſes bras voluptueux autour de Léandre, encore tout haletant, & lui adreſſe ces douces paroles: » Cher Epoux, jamais aucun

---

Sa main dépouille auſſi-tôt ſa parure,
Et l'art banni rend tout à la nature.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

» autre Amant n'eſſuya autant de fatigues! Tu » viens de ſouffrir des peines incroyables! Tu » as aſſez lutté contre l'onde amère, & ſenti » l'odeur importune des flots agités! Oublie main- » tenant tes travaux entre mes bras! Viens, cher » Epoux, te repoſer ſur mon ſein! « Ainſi parle Héro, & Léandre délie auſſi-tôt la ceinture de la jeune Prêtreſſe, & ces deux Amans ſe livrent aux plaiſirs de l'aimable Vénus. On ne danſa point à ces noces : on ne chanta point d'Hymnes près du lit nuptial : aucun Poëte ne célébra par un Epithalame cette belle union : le lit ne fut point éclairé par des flambeaux : les jeunes gens ne formèrent aucune danſe légère, & les parens reſpectables ne chantèrent point à cet Hymenée : la couche nuptiale fut préparée dans le ſilence, à l'heure favorable aux tendres combats : le voile de la nuit fut le ſeul ornement de la jeune Epouſe, & l'on ne fit point retentir ces mots : *io Hymen! io Hymenée!* Les ténèbres ſeules favoriſèrent ces deux Amans, & jamais l'Aurore ne vit Léandre couché dans ce lit ſi célèbre. Tous les matins cet Epoux s'en retournoit avant le jour vers les murs d'*Abydos*, le cœur toujours rempli

du desir insatiable de revoler bientôt à ses amours nocturnes.

Héro, vêtue d'une longue robe, savoit tromper ses parens : le jour c'étoit une chaste Prêtresse, & la nuit elle se livroit aux plaisirs de l'Hymen.

Souvent ces deux jeunes Epoux souhaitèrent que le Soleil en commençant sa carrière, fût sur le point de la finir. Ils avoient l'art de cacher toute la violence de leur passion, afin de goûter sans crainte pendant la nuit les délices de l'Amour. Mais leur bonheur s'éclipsa bientôt, & leur Hymen dura peu de temps; leur sort dépendoit en effet d'un élément trop orageux!

Quand la saison rigoureuse de l'Hiver est arrivée, les vents impétueux grondent horriblement, agitent, soulèvent les flots, bouleversent les mers jusques dans leurs plus profonds abysmes, apportent les nuages & les tempêtes, & déploient toute leur rage sur l'Océan. Le Nautonnier prudent met alors ses vaisseaux en sûreté dans le Port : mais la crainte de la mer follement irritée ne put te retenir, intrépide & amoureux Léandre! Les vagues en courroux ne purent t'intimider, lorsque le flambeau perfide & cruel

t'offrit du haut de la Tour ſa lumière accoutumée, & te rappela l'heure de tes plaiſirs!

L'infortunée Héro auroit bien dû ſe priver de Léandre pendant la ſaiſon des noirs frimats, & ne point allumer le ſignal qui alloit détruire pour toujours une union de ſi courte durée! Mais l'Amour & les Deſtins l'entraînoient impérieuſement vers ſa perte. Trompée par ces deux Divinités aveugles, ce n'eſt plus, hélas! le flambeau de l'amour qu'elle préſente, c'eſt une torche funèbre (1).

La nuit avoit ramené les ténèbres: les vents déchaînés ſoufflent avec impétuoſité, s'entrechoquent dans les airs, & fondent tous enſemble ſur le rivage de la mer, & le font retentir au loin de leurs ſifflemens horribles. Léandre encouragé par l'eſpérance de ſe réunir bientôt à ſa tendre Epouſe, s'élance dans la mer, eſt porté, roule ſur le dos des vagues mugiſſantes. Les flots ſont pouſſés par des flots qui leur ſuccèdent, & forment des montagnes humides. Bien-

(1) De ce flambeau fatal
Qui doit ſervir de perfide ſignal.....
Fuis ce rayon; c'eſt l'aſtre de la mort.
PHROSINE ET MÉLIDORE.

tôt l'onde turbulente s'élève jusques aux Cieux; la terre tremble de toutes parts : Zéphir, l'affreux Borée, tous les Aquilons fougueux, se livrent des combats terribles sur la plaine liquide, & y font sentir les effets de leur fureur : un bruit effrayant & épouvantable sort du gouffre profond & retentissant de la mer agitée.

Léandre souffre horriblement pendant cette furieuse tempête. Il adresse souvent ses prières à Vénus, née au sein des ondes, & à Neptune le Souverain des flots. Il n'oublie pas Borée : il lui rappelle le souvenir de la Nymphe Orithye. Vaines prières! Aucune de ces Divinités ne le secourut dans cet instant fatal, & l'Amour lui-même ne détourna pas les ciseaux de la Parque.

Léandre brisé par le choc redoublé des vagues accumulées, flotte à leur gré, & devient leur triste jouet. Ses pieds lassés perdent leur force; ses bras épuisés par leur mouvement continuel, restent immobiles (1). Les flots de cette mer

(1) Trop de frayeur, de fatigue & d'efforts
Avoient hélas! épuisé ses ressorts.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

indomptable entrent dans ſa bouche entr'ouverte : il avale malgré lui une eau funeſte, & pour comble d'infortune, le ſouffle cruel des Aquilons éteint le flambeau perfide, tranche & détruit en même-tems la vie & les amours du malheureux Léandre.

Héro, les yeux fixés ſur les flots, ſemble diriger encore la courſe de ſon Amant. Son ame inquiète eſt en proie aux plus cruels ſoupçons. L'Aurore commence enfin à paroître : Héro n'apperçoit point ſon Epoux. Elle porte çà & là ſes regards avides ſur la vaſte étendue de la mer, pour découvrir ſi Léandre, privé de la lumière du flambeau, n'erre point ſur les ondes. Ô ſpectacle douloureux ! Cette Amante déſolée voit au pied de la Tour ſon cher Epoux inanimé, & déchiré par les pointes des rochers. A cette vue, elle met en pièces le voile brillant qui couvre ſon ſein d'albâtre, jette un cri aigu, & ſe précipite auſſi-tôt dans la mer (1). Ainſi périt Héro après

(1) Il tient en vain, dans cette nuit cruelle,
Ses yeux ouverts, ſes fanaux allumés ;
Il a perdu les vœux qu'il a formés.
L'Iſle d'Amour n'a pas vu ſa Déeſſe :

la mort déplorable de ſon Epoux; & le plus grand des malheurs réunit enfin pour toujours ces deux Amans fidèles.

Mille ſoupçons alarment ſa tendreſſe.
Il va s'en plaindre au fatal élément;
Il en approche. O frayeur d'un Amant!
Ma main friſſonne à tracer cette image;
Il voit flotter un corps près du rivage.
L'effroi, l'amour précipitent ſes pas
Vers ce jouet de l'onde & du trépas.
Quel coup de foudre! ô Ciel! c'eſt ſon Amante
Qu'à ſes pieds roule une vague écumante.
C'eſt elle.... Il tombe, immobile, éperdu,
Sur cet objet dans le ſable étendu.....
Tout eſt glacé, la Parque eſt aſſouvie.....
Prêt d'expirer, le dernier de ſes vœux
Eſt qu'un tombeau les uniſſe tous deux.
Pour couronner cette union fidelle,
De ſa ceinture il s'enchaîne avec elle.
La mort ainſi ne peut m'en arracher.
Il dit, s'élance, & tombe du rocher.
L'onde engloutit ſa proie infortunée,
Qui reparut vers Meſſine étonnée,
Où l'on grava tous ces événemens
Sur un tombeau commun à ces Amans.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

Voici quelques morceaux de la Traduction de Marot, dont j'ai déjà parlé : on les lira avec plaiſir.

. . . . . .

. . . . . .

Ero, jadis pleine de bonne grâce,
Née de riche & de gentille race,
Etoit Nonnain à Vénus dédiée ;
Et ſe tenoit, vierge, & non mariée,
En une Tour deſſus la mer aſſiſe,
Où ſes parens bien jeune l'avoient miſe.
C'étoit de vrai une Vénus ſeconde :
Mais ſi honteuſe & chaſte, que le monde
Lui déplaiſoit, & tant s'en abſenta,
Qu'onc l'aſſemblée aux femmes ne hanta :
Et davantage aux lieux jamais n'alloit,
Où la jeuneſſe amoureuſe balloit,
Ni aux feſtins, ni à nopces aucunes,
En évitant des femmes les rancunes :
Car, pour raiſon des beautés gracieuſes,
Les femmes volontiers ſont envieuſes :
Mais humblement elle faiſoit ſans ceſſe
Vœux & offrande à Vénus la Déeſſe :

Souvent auſſi alloit ſacrifier
A Cupido, pour le pacifier :
Non moins craignant ſa trouſſe trop amère,
Que le brandon de ſa céleſte mère :
Mais pour cela ne ſçut finalement
Les traits à feux éviter nullement.....
Dedans le Temple, où ſe faiſoit la fête,
Ero marchoit en gravité honnête,
Rendant par-tout de ſa face amiable
Une ſplendeur à tous yeux agréable.
Telle blancheur au viſage elle avoit,
Que Cinthia, quand lever on la voit :
Car ſur le haut de ſes joues paroiſſoient
Deux cercles ronds, qui un peu rougiſſoient,
Comme le fond d'une roſe naïve,
Mêlé de blanche & rouge couleur vive.
Vous euſſiez dit ce corps tant bien formé,
Sembler un champ de roſes tout ſemé ;
Car par deſſous ſa blancheur non-pareille ;
La Vierge étoit des membres ſi vermeille,
Qu'en cheminant, ſes habits blancs & longs
Montroient par fois deux roſes aux talons.
D'elle au ſurplus ſortoient bien apparentes
Grâces ſans nombre, & toutes différentes.

Vrai eſt qu'en tout, trois Grâces nous ſont peintes
Des Anciens : mais ce ne ſont que feintes,
Vu que d'Ero un chacun œil friant
Multiplioit cent Grâces en riant.....
Tu te dis fille à Vénus conſacrée ;
Fais donc cela qui à Vénus agrée.
Viens, viens ma mie, & d'une amour égale
Entrons tous deux en ſa loi conjugale :
Ce n'eſt pas choſe aux vierges bien propice
D'adminiſtrer à Vénus ſacrifice :
Vénus ne prend aux pucelles plaiſir :
Ses vrais ſtatuts (ſi tu as le deſir
De les ſavoir) & ſes myſtères dignes,
Ce ſont anneaux, nopces, lits & courtines.
Puiſque aimes donc Vénus douce & traitable,
Aime la loi d'Amour tant délectable ;
Et me reçois, en laiſſant tous ces vœux,
Pour humble ſerf, ou mari, ſi tu veux.....
Adonc Ero honteuſe de rechef,
Vers ſon manteau baiſſa un peu le chef,
Et en couvrit ſa face illuſtre & claire,
Penſant en ſoi, Ero, que veux-tu faire ?
De l'autre part, Léander d'un extrême
Deſir qu'il a, conſulte avec ſoi-même,

Comme il pourra devenir ſi heureux,
De parvenir au combat amoureux.....
Or avoit jà la nuit, d'eux attendue,
Sa robe noire en l'air toute étendue,
Et les humains rendit par-tout dormans,
Fors Léander le plus beau des Amans.....
Et tellement en la mer ſe gouverne,
Que lui tout ſeul naviguant vers ſa Dame,
Etoit ſa nef, ſon paſſeur, & ſa rame.....
Hélas! c'étoient des nopces, mais ſans danſes.
C'étoit un lit, mais lit ſans accordances
D'Hymnes chantés : nul Poëte on n'y vit,
Qui du ſacré mariage écrivit.....
Là Ménestrels ne ſonnèrent aubades :
Là Balladins ne jetèrent gambades.....
Quant à Ero, pour ſi ſûrement faire,
Que ſes parens ne connuſſent l'affaire,
Toujours d'habits de Nonnain ſe vêtoit,
Et de jour vierge, & de nuit femme étoit....
..... Puis tout ſubitement,
Jetant un cri de perſonne inſenſée,
Du haut en bas de la Tour s'eſt lancée.
Ainſi Ero mourut le cœur marri,
D'avoir vu mort Léander ſon mari,

Et après mort, qui Amans déſaſſemble,
Se ſont encor tous deux trouvés enſemble.

LÉANDRE ET HÉRO,

CANTATE.

Par Mlle de Louvencourt.

Loin de la jeune Héro le fidèle Léandre
Formoit d'inutiles deſirs.
Cher objet, diſoit-il, de mes ardens ſoupirs,
A quel bonheur ſans vous puis-je jamais prétendre?
Quoi! vainement vous partagez mes feux?
La mer inhumaine & barbare
Oppoſe un fier obſtacle au plus doux de mes vœux.
Peux-tu ſouffrir, Amour, qu'elle ſépare
Deux cœurs que tu veux rendre heureux?
Non; c'eſt trop ſoutenir les tourmens de l'abſence:
N'écoutons plus que mon amour!
Et toi, Vénus, j'implore ta puiſſance;
Trahirois-tu mon eſpérance
Sur les flots dont tu tiens le jour?
A ces mots, du rivage il s'élance ſans crainte.

Le ſilence & la nuit lui prêtent leurs ſecours ;
Et l'amoureuſe ardeur dont ſon ame eſt atteinte
Lui cache le péril qui menace ſes jours.
Dieux des Mers, ſuſpendez l'inconſtance de l'onde!
Calmez les vents impétueux!
L'Amour expoſe à vos flots dangereux
Le plus fidèle Amant du monde.
Volez, volez, tendres Zéphirs;
Conduiſez cet Amant fidèle,
Où mille fois, touchés de ſa peine cruelle,
Vous avez porté ſes ſoupirs!
Cependant ſur les flots cet Amant généreux
Trouvoit un facile paſſage.
Le Ciel ſembloit favoriſer ſes vœux.
Il apperçoit déjà le fortuné rivage,
Quand tout-à-coup Borée, en ſortant d'eſclavage,
Change un calme ſi doux en un orage affreux.
Tous les vents déchaînés ſe déclarent la guerre :
La foudre éclate dans les Cieux;
Et la Mer irritée, au-deſſus du tonnerre,
Porte ſes flots audacieux.
Dans ce péril preſſant, Léandre qui ſe trouble,
Ne ſçauroit échapper au trépas qui le ſuit.
L'obſcurité qui ſe redouble,

Dérobe

Dérobe à ses regards le flambeau de la nuit.
C'en eſt fait : il périt. Cette affreuſe nouvelle
De la ſenſible Héro perce le triſte cœur :
Elle ſuccombe à ſon malheur :
Et dans les mêmes flots cette Amante fidelle
Finit ſa vie & ſa douleur :
Mais Neptune, touché d'une flamme ſi belle,
Reçoit ces deux Amans au rang des Immortels;
Et, réparant du Sort l'injuſtice cruelle,
Unit leurs tendres cœurs par des nœuds éternels.
Amour, tyran des tendres cœurs,
Arrache ton bandeau, connois ton injuſtice,
Et ne laiſſe plus au caprice
A décider de tes faveurs !
Tu répands tes biens & tes peines
Dans un funeſte aveuglement.
Toujours ſur le plus tendre Amant
Tombent tes rigueurs inhumaines.

Entre ces deux excès la route eſt difficile.
Suivez, pour la trouver, Théocrite & Virgile.
Que leurs tendres Écrits, par les Grâces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour & nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre
Par quel art ſans baſſeſſe un Auteur peut deſcendre;
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers,
Au combat de la flûte animer deux Bergers;
Des plaiſirs de l'Amour vanter la douce amorce;
Changer Narciſſe en fleur, couvrir Daphné d'écorce.

VIE
DE THÉOCRITE.

THÉOCRITE naquit à Syracuſe, Ville de Sicile, ſous le règne de Ptolémée, fils de Lagus, environ 270 ans avant l'Ere Chrétienne. Son père ſe nommoit *Simmichus*, & ſa mère *Philine*. Il étoit contemporain de Ménandre, ce fameux Poëte Comique, & vécut à la Cour de Ptolémée Philadelphe, Roi d'Egypte. On rapporte qu'étant de retour dans ſa Patrie, il eut l'imprudence d'écrire, & de publier des Satires contre Hiéron, Tyran de Syracuſe, qui ſe vengea en le faiſant périr.

Théocrite eſt regardé à juſte titre comme l'Inventeur & le Père de la Poëſie Paſtorale, quoique avant ce Poëte, on eût ſans doute déjà compoſé des Chanſons champêtres, & célébré les amours, les

jeux, les animosités, les jalousies, les combats & toutes les disputes des Bergers. Tous les connoisseurs donnent à Théocrite le premier rang dans l'Idylle, ou Eglogue, & le préfèrent sans hésiter à Moschus, Bion, Virgile même, Calpurnius & Némésianus. Il est impossible de faire passer dans une Traduction Françoise toutes les grâces naïves, légères, naturelles & champêtres, la simplicité admirable, la douceur enchantereſſe, la rusticité charmante qui caractérisent les Idylles de ce Poëte. Toutes ces délicatesses, toutes ces beautés de la Nature s'évanouissent dès qu'on les touche: il est bien difficile, en les maniant, de ne pas les altérer & les flétrir. Je compte beaucoup sur l'indulgence du Public pour cet Essai, que je n'expose au grand jour qu'en tremblant. Comme le bel esprit fait de plus en plus des progrès, & anéantit les notions les plus naturelles, je vais mettre sous les yeux du Lecteur le sentiment de quelques Auteurs modernes sur la Poësie Pastorale, & je commence d'abord par un morceau

de l'Abbé Desfontaines, dans lequel il fait connoître la nature du Poëme Paſtoral.

» Si l'on juge, dit ce Critique judicieux, » du mérite de l'ancienne Poëſie Paſtorale » ſur l'idée peu avantageuſe qu'on a eſſayé » d'en donner vers la fin du dernier ſiècle, » & ſi l'on eſt prévenu en faveur du nouveau ſyſtême ſur l'Eglogue, on pourra ne » prendre aucun plaiſir à la lecture de celles » de Théocrite. On n'y trouvera ni tendres » amourettes, ni brillantes antithèſes, ni » penſées fines, ni rien qui approche de ces » ſentimens analyſés qui forment ce qu'on » appelle la métaphyſique du cœur, & ce » qu'on pourroit nommer la mouſſe de » l'eſprit. Il faut aimer le naturel & le » ſimple, pour aimer les Paſtorales de » Théocrite & de Virgile, & ſavoir goûter » autre choſe que des traits ingénieux & » délicats. Il faut avoir aſſez de bon ſens » pour ne pas vouloir que des Habitans de » la Campagne ſoient des diſcoureurs de » ruelle, ou des perſonnages de Roman. » Le Lecteur judicieux doit ſe tranſporter

» dans ces siècles reculés, où la condition
» Pastorale, sans être stupide, ni misérable,
» étoit affranchie de certaines bienséances
» arbitraires, établies dans la suite par un
» nouveau genre de société, qui a exigé
» des loix, & conséquemment de nouvelles
» mœurs..... Dans ces premiers temps,
» l'unique passion de l'homme étoit peut-
» être l'amour. Mais comme ce n'étoit pas
» un desir effréné, ce n'étoit pas non plus
» une molle galanterie, ni un sentiment
» chimérique. Le Berger n'aimoit pas plus
» sa Bergère, que ses brebis, ses pâturages,
» & ses vergers. Des troupeaux féconds,
» une abondante récolte, une heureuse
» vendange combloient ses desirs. Son
» amour-propre se bornoit à avoir de la
» beauté, & à être loué sur cet avantage,
» à exceller dans la Poësie & dans le Chant.
» Comme les bois, les moissons, les fleurs,
» les fruits, les troupeaux, les bêtes farou-
» ches, les fontaines, les fleuves, les monta-
» gnes, les rochers, les prairies, étoient sans
» cesse présens à leurs yeux & à leur esprit :

» c'étoit le ſujet le plus ordinaire de leurs
» entretiens; & c'étoit de-là qu'ils emprun-
» toient leur langage figuré. Leurs vers
» n'avoient point d'autres objets, & s'ils
» réuſſiſſoient à peindre, ils ſe croyoient
» avec raiſon excellens Poëtes, ſans le
» ſecours des antithèſes, des pointes & des
» épigrammes. Leur galanterie ignoroit
» cette futile délicateſſe, que la Nature
» n'enſeigne point: elle ne connoiſſoit dans
» le commerce amoureux que la tendreſſe,
» que la bonne foi, & la conſtance.... La
» vertu & le vice étoient également ſimples
» & naturels.... Je demande ſi la peinture
» d'une vie innocente, & d'une ſociété
» entièrement différente de la nôtre, telle
» qu'étoit l'ancienne ſociété humaine, n'eſt
» pas digne de notre attention. Quoi de
» plus capable d'animer la Poëſie, & de
» plaire à l'imagination, que les prairies,
» les vergers, les bois, les fontaines, les
» ruiſſeaux, la douce haleine des Zéphirs,
» les fleurs, le chant des oiſeaux, les
» Abeilles, les grottes, l'azur des cieux?

» Les Bergers de Théocrite parlent ſouvent
» de leurs troupeaux, mais ſans groſſièreté
» & ſans baſſeſſe, & nullement comme
» nos Payſans en pourroient parler aujour-
» d'hui. Loin que les comparaiſons ren-
» dent leurs diſcours froids & languiſſans,
» c'eſt au contraire ce qui les anime & les
» embellit. Comme ils ſont ſuppoſés avoir
» beaucoup de loiſir & de tranquillité
» d'eſprit, ils peuvent s'exercer plus aiſé-
» ment, & avec plus de juſteſſe que les
» autres hommes, à comparer les choſes :
» mais leurs comparaiſons ſont toujours
» champêtres, & c'eſt ce qui en fait l'agré-
» ment. Bornés à ce qui frappe ſans ceſſe
» les yeux, & occupés de la pluie & du
» beau temps, du cours du Soleil & des
» Etoiles ; de la fécondité de la terre, de
» leurs troupeaux, de la verdure des prés
» & des bois ; ils y rapportent toutes leurs
» penſées, & c'eſt ce qui leur fournit une
» abondance merveilleuſe de ſimilitudes,
» infiniment agréables à l'eſprit, qui aime
» toujours ou à comparer lui-même, ou à

» jouir des comparaiſons qu'on lui offre. «

Voici comme M. l'Abbé Batteux s'exprime dans ſon *Cours de Belles-Lettres :* » On » s'eſt plu à voir naître la Poëſie Paſtorale » ſur les bords de l'Anapus, dans les vallées » d'Elore, où ſe jouent les Zéphirs, où la » ſcène eſt toujours verdoyante, & l'air » toujours rafraîchi par le voiſinage de la » mer. Quel berceau plus digne de la Muſe » Paſtorale, dont le caractère eſt ſi doux!... » Théocrite a peint dans ſes Idylles, la » Nature ſimple, naïve & gracieuſe : on » peut regarder ſon Ouvrage comme la » Bibliothèque des Bergers, s'il leur eſt » permis d'en avoir une. On y trouve re- » cueillis une infinité de traits dont on » peut former les caractères qui convien- » nent aux Bergers. Il eſt vrai qu'il y en a » quelques-uns qui auroient pu être plus » délicats ; d'autres, dont la ſimplicité ne » nous paroît pas aſſez aſſaiſonnée ; mais » dans la plupart il y a une douceur, une » molleſſe, que ceux qui l'ont ſuivi ont » copiée, plutôt que d'entreprendre de

» l'imiter. On pourroit les comparer à ces » fruits d'une maturité exquise, servis avec » toute la fraîcheur du matin, & ce léger » coloris que semble y laisser la rosée. La » versification de ce Poëte est admirable, » pleine de feu, d'images, & sur-tout d'une » mélodie, qui lui donne une supériorité » inconteſtable sur tous les autres.... Chez » Théocrite, l'Idylle est dans un bois, ou » dans une prairie riante ; il a peint la » Nature simple, & quelquefois négligée... » On veut qu'une Eglogue amuse douce- » ment, mollement, si j'ose parler ainsi ; » que sa lecture soit pour nous comme un » demi-sommeil, où l'on ne pense qu'au- » tant qu'il le faut, pour sentir qu'on se » repose ; & c'est préciſément ce que pro- » duit le ton & la marche de Théocrite. «

Longepierre, qui a traduit en vers les quinze premières Idylles de Théocrite, parle ainsi de ce même Poëte : » Il y a peu de » Poëtes aussi fameux, & aussi dignes de » la réputation qu'ils se sont acquise, que » Théocrite. Les meilleurs Auteurs de tous

» les temps qui en ont parlé, l'ont comblé
» d'éloges; & ſes Poëſies le louent encore
» mieux, auprès de ceux qui en peuvent
» connoître les beautés. Auſſi ont-elles
» mille charmes; &, ſous une ſimplicité
» toute naïve, elles enferment des agré-
» mens inexprimables; elles laiſſent apper-
» cevoir des beautés dépouillées d'orne-
» mens, & même quelquefois un peu né-
» gligées, mais gracieuſes & touchantes
» dans leur ſimplicité. En un mot, elles
» ſemblent puiſées dans le ſein de la Nature,
» & dictées par les Grâces mêmes.....
» L'amour, il eſt vrai, ouvre l'eſprit, mais
» il ne le change pas; il polit les Bergers,
« mais il ne les élève point au-deſſus de
» leur condition, juſqu'à leur faire oublier
» ce qu'ils ſont : c'eſt le cœur ſur-tout qu'il
» fait entrer dans le langage qu'il leur dicte.
» Il leur inſpire des choſes tendres & paſ-
» ſionnées, des choſes agréables & jolies
» même; mais revêtues d'images propor-
» tionnées à leur caractère, à leur vie, à
» leur emploi; empruntées des objets qui

» les environnent, & embellies de couleurs
» familières & naturelles à ceux qui par-
» lent..... Il eſt moins difficile d'orner &
» d'enrichir, que de peindre à nud. Repré-
» ſenter la Nature ſans voile & ſans orne-
» ment; l'offrir d'une manière ſimple &
» naïve; mêler des grâces & des charmes
» à cette grande ſimplicité, n'eſt pas un
» talent ordinaire : ce ſont des coups de
» maître, & l'effort de la plus haute per-
» fection; & c'eſt auſſi en quoi a réuſſi
» admirablement Théocrite; c'eſt ce qui
» le diſtingue & le caractériſe; en un mot,
» c'eſt la ſource de tant de beautés qu'on
» admire en lui, & de la grande réputation
» qu'il a méritée..... Je ne crains point de
» dire qu'il n'y a peut-être point de Poëte,
» dont il ſoit ſi difficile de faire une belle
» Traduction. La principale beauté de cet
» Auteur conſiſte dans une grande ſimpli-
» cité de penſées & d'expreſſions, dans une
» peinture naïve & champêtre des mœurs
» des Bergers, dans des images convena-
» bles aux ſujets qu'il traite..... Attraits

» ſans fard, beauté ſans ornement, ſimpli-
» cité ſans baſſeſſe, douceur ſans inſipidité,
» variété ſans égarement, air champêtre
» ſans ruſticité, abaiſſement ſans petiteſſe,
» grâces ſans affectation, eſprit ſans bril-
» lant, contrainte ſans eſclavage ; voilà
» les charmes qu'on rencontre à chaque pas
» dans Théocrite.... La Nature règne dans
» ſes Idylles; elle y peint, elle y anime,
» elle y égaye toutes choſes. Elle ſe fait
» voir & ſentir par-tout, elle y reſpire toute
» entière. Si l'on y entrevoit l'art dans
» quelques endroits, c'eſt toujours ſous
» l'image de ſa rivale, & ſi bien déguiſé,
» qu'il eſt impoſſible de le démaſquer entiè-
» rement; les plus fins connoiſſeurs y ſont
» trompés les premiers..... Théocrite eſt
» ſimple, naïf; mais d'une ſimplicité qui a
» mille grâces. C'eſt une beauté qui ne doit
» ſes charmes qu'à elle-même; une beauté
» nue & dépouillée de toute ſorte d'orne-
» mens, mais toute gracieuſe & toute
» attrayante. On diroit que ce Poëte a été
» perſuadé que la moindre parure, loin

» d'embellir un ſi charmant objet, en déro-
» boit aux yeux quelque grâce ; & l'on ne
» peut ſe laſſer d'admirer un génie qui a
» trouvé le ſecret de produire de ſi belles
» choſes, en prenant autant de ſoin pour
» fuir toute ſorte d'ornemens, que les
» autres en prennent pour les amener.... Il
» eſt riche en imaginations ; varié, fécond
» en penſées, en peintures, en caractères.
» On peut le comparer à un de ces beaux
» lieux formés à plaiſir par la nature, où
» elle s'eſt jouée elle-même, & où elle n'a
» rien oublié de ce qu'elle a cru capable
» de plaire ; où elle a étalé ſes plus doux
» tréſors, & dans une confuſion ſouvent
» négligée ; mais toujours abondante &
» agréable, parmi les objets les plus rians
» elle s'eſt plue à en placer quelques-uns de
» ſauvages, & d'un peu bruts, comme pour
» ſe diſtinguer par ces traits, & en offrant
» plus de variété, faire connoître toute
» l'étendue de ſa puiſſance..... Théocrite
» eſt coulant, doux, harmonieux, délicat,
» heureux & vif dans ſes expreſſions, exact

» à conſerver le nombre du vers bucolique;
» enfin il a tous les avantages de la Langue
» Grecque : ſa facilité eſt inimitable : ſon
» génie aiſé produit en grand nombre des
» choſes ſimples, agréables, naturelles,
» ſans peine, ſans étude, ſans deſſein, ſans
» effort, & en ſe jouant ; en ſorte qu'elles
» ſemblent naître d'elles-mêmes ſous les
» mains de ce Poëte, & que communi-
» quant à ceux qui le liront cette facilité,
» il met leur eſprit dans une ſituation aiſée
» & agréable, dont rien ne trouble le cal-
» me & la douceur. Plus on aura de déli-
» cateſſe, & plus on aura de goût pour
» Théocrite «.

Je n'ajouterai rien à ces éloges, ſinon que ce Poëte eſt quelquefois ſublime, qu'il traite des objets importans, & chante ſouvent d'un ton un peu plus élevé qu'il ne paroît convenir à l'Idylle :

Sicelides Muſæ, paulò majora canamus.

Cependant, ſi l'on y fait bien attention, l'on reconnoîtra que dans les ſujets qui,

au premier coup d'œil, ſemblent étrangers au genre Bucolique, ce Poëte a l'art d'employer des images & des comparaiſons champêtres, en ſorte que pour l'ordinaire on peut lui appliquer ces vers admirables de Boileau.

Telle qu'une Bergère, au plus beau jour de Fête,
De ſuperbes rubis ne charge point ſa tête,
Et ſans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voiſin ſes plus beaux ornemens
Telle, aimable en ſon air, mais humble dans ſon ſtyle,
Doit éclater ſans pompe une élégante Idylle.
Son tour ſimple & naïf n'a rien de faſtueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers préſompteux.
Il faut que ſa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.

IDYLLES

IDYLLES DE THÉOCRITE.

IDYLLE PREMIÈRE.

THYRSIS, UN BERGER.

THYRSIS.

LE PIN qui couronne les bords de cette claire fontaine fait entendre un doux murmure : mais, aimable Berger, les ſons de ta flûte n'ont pas moins de douceur! Tes chants ne le céderont jamais qu'à ceux de Pan; & ſi ce Dieu reçoit un bouc armé de ſes cornes, tu obtiendras une chèvre; s'il ſe contente au contraire d'une chèvre, tu ne remporteras alors pour prix de ta victoire qu'une jeune chèvre : la chair en eſt tendre &

délicate, tant qu'on n'a pas commencé à la traire.

LE BERGER.

Thyrſis, tes chants ſont plus agréables que le murmure de cette eau qui coule en s'épanchant du haut de ce rocher! Si les Muſes acceptent pour préſent une tendre brebis, ta victoire ſera payée d'un jeune Agneau : mais ſi ces Déeſſes préfèrent l'agneau, tu recevras alors une jeune brebis.

THYRSIS.

Berger, viens t'aſſeoir au pied de ce Coteau; viens ſur ces bruyères faire réſonner ta flûte en l'honneur des Nymphes! Pendant ce temps, je ferai paître tes chèvres.

LE BERGER.

Il ne nous eſt pas permis, ô Thyrſis, il nous eſt abſolument défendu de jouer de la flûte vers le milieu du jour : nous redoutons le Dieu Pan : c'eſt le temps où il ſe repoſe, après s'être beaucoup fatigué à la chaſſe. Ce Dieu s'irrite aiſément, & ſon viſage eſt toujours enflammé de colère :

mais pour toi, ô Thyrſis, qui as été inſtruit des tourmens de Daphnis; toi qui as remporté le prix des chants bucoliques, ſuis moi; allons nous repoſer ſous cet ormeau touffu, vis-à-vis cette ſtatue de Priape, & celles des Nymphes de ces fontaines. Il y a dans cet endroit des ſiéges de gazon, ombragés par ces chênes majeſtueux: c'eſt une retraite convenable à des Bergers. Si tu veux chanter comme autrefois, lorſque tu diſputois la victoire à Chromis, ce Berger de Libye, je te permettrai de traire trois fois cette chèvre, mère de deux jumeaux: quoiqu'elle allaite deux petits, elle remplit encore chaque jour de ſon lait deux grands vaſes. Je te donnerai en outre une taſſe profonde, enduite de cire odorante: elle eſt garnie de deux anſes: la Sculpture conſerve toute ſa fraîcheur & toute ſa nouveauté. Les bords ſont chargés de lierre ſerpentant, entremêlé avec l'Amaranthe, dont la fleur eſt dorée. Une femme charmante, ornée d'un voile & de bandelettes, eſt gravée au fond. Cette figure eſt deſſinée avec un art merveilleux; c'eſt un ouvrage parfait. On voit près de cette Beauté deux Amans à longue chevelure: ils lui parlent tour-à-tour, lui font de

vifs reproches ſur ſon indifférence : mais ſon ame n'en eſt point touchée ; elle regarde tantôt celui-ci avec un ſourire malin, & tantôt elle paroît donner à celui-là toute ſon attention. Ces deux malheureux, les yeux enflammés d'amour, ſe conſument en vain auprès d'elle. On apperçoit plus loin un vieux pêcheur, & un rocher aride ſur lequel il ſe hâte de traîner un immenſe filet, pour le lancer dans la mer. Ce Vieillard ſemble faire des efforts prodigieux : on diroit qu'il déploye toute ſa force pour cette pêche : ſes veines ſont gonflées au-tour de ſon cou : tous ſes muſcles ſont tendus : quoique déjà blanchi par les années, il a autant de vigueur qu'à la fleur de l'âge. Une vigne chargée de grappes vermeilles, & ciſelée avec un art admirable, s'offre aux regards tout auprès de ce vieux Pêcheur. Un jeune Berger, couché le long de la haie, en eſt le gardien. On voit autour de lui deux renards : l'un d'eux court à travers le plant de vigne, & détruit les raiſins déjà mûrs ; l'autre médite quelque fourberie auprès de la panetière, & ſemble dire qu'il ne s'éloignera pas ſans avoir auparavant dérobé le déjeûner du jeune Pâtre. Celui-ci

s'occupe à treſſer enſemble de la paille & du jonc, afin d'en conſtruire des piéges pour ſurprendre des cigales, & il prend tant de plaiſir à ſon ouvrage, qu'il oublie entièrement ſa Panetière, ſon déjeûner, & la garde de la vigne. Des branches flexibles d'Acanthe embraſſent tout le contour de cette belle taſſe. Cet ouvrage divin excitera ton admiration; tu en ſeras enchanté. Un jeune Nautonnier de Calydon me l'a vendue pour une chèvre & un grand fromage de lait excellent (1). Ce vaſe n'a point encore approché de mes lèvres: jamais perſonne ne s'en eſt ſervi: je t'en ferai préſent volontiers, ô mon cher Thyrſis, ſi tu veux chanter les vers que je deſire. Je ne ſuis point jaloux de ta gloire; allons, commence: tu ne feras point entendre tes chants dans les Enfers, où règnent le ſilence & l'oubli!

THYRSIS.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques!

(1) Quelques Commentateurs prétendent qu'il faut lire *gâteau* au lieu de *fromage*. La différence n'eſt pas fort eſſentielle. Ces deux idées ſont également champêtres, & dans les mœurs des Bergers.

Je ſuis Thyrſis, habitant de l'Etna : c'eſt la voix de Thyrſis que vous entendez.

Muſes, où étiez-vous pendant que Daphnis étoit conſumé d'amour ? Habitiez-vous les vallons délicieux de Tempé, arroſés par le Pénée ? Erriez-vous ſur le Pinde ? Vous ne parcouriez point alors les bords du majeſtueux Anapus, ni le ſommet élevé de l'Etna, ni les ondes ſacrées d'Acis.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

Les loups, les bêtes féroces ont déploré ſon malheur par leurs hurlemens affreux : les lions à ſa mort ont fait retentir les forêts de leurs longs rugiſſemens.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

Des Taureaux, des Geniſſes, de jeunes Veaux & leurs mères, ſe ſont attroupés en grand nombre autour de lui, & ont pleuré ſa perte.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

Mercure le premier quitta le ſommet des montagnes, s'approcha de Daphnis, & lui dit : Quel eſt donc, ô Daphnis, quel eſt le ſujet de ton

accablement? D'où naiſſent les feux qui te conſument?

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques!

Tous les Bergers, tous les Paſteurs accoururent vers lui : tous lui demandèrent quel tourment il enduroit. Priape y vint auſſi, & lui adreſſa ces mots : Infortuné Daphnis, pourquoi te laiſſer abattre ainſi par le chagrin! Une jeune Beauté te cherche avec empreſſement ſur les bords des fontaines, & à travers les forêts.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques!

Tu es trop malheureux dans ton amour : il trouble ta raiſon. Juſqu'ici tu avois été célèbre, & renommé par ta ſageſſe; mais aujourd'hui tu n'es plus qu'un Berger mercenaire, & tu reſſembles à ces Pâtres groſſiers, qui, témoins de l'accouplement des boucs & des chèvres, en ſèchent de douleur.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques!

De même quand tu apperçois de jeunes Bergères rire & folâtrer enſemble, auſſi-tôt ta

jalouſie ſe manifeſte dans tes regards, de ce que tu ne peux danſer avec elles. Daphnis garda un profond ſilence, & tout entier en proie à ſon amour, il le conſerva juſqu'à ſon trépas.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques!

L'aimable Vénus s'y rendit la dernière : les ris voltigeoient ſur ſes lèvres, tandis que la colère étoit au fond de ſon cœur. Eh bien, Daphnis, lui dit-elle, tu te vantois de triompher de l'Amour! Mais cependant te voilà vaincu, dompté par ce Dieu terrible.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques!

Daphnis répondit ainſi à la Déeſſe : Ô redoutable Vénus! O Déeſſe odieuſe! O Vénus, ennemie cruelle des mortels! Tu crois donc que j'ai perdu toute eſpérance! Vas, Déeſſe déteſtable, Daphnis cauſera le déſeſpoir de ton fils, juſques dans le ſombre ſéjour des morts.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques!

Déeſſe, vas ſur le mont Ida, où l'on dit qu'un jeune Berger..... cours vers Anchyſe, à l'ombre

des chênes touffus..... Ici on ne trouve qu'un léger gazon..... Ici les Abeilles voltigent en bourdonnant autour de leurs ruches.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques!

Adonis étoit plein de charmes & d'appas : il faiſoit paître des troupeaux : il perçoit des lièvres à la chaſſe, & pourſuivoit des bêtes farouches.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques!

Oſe aller te préſenter encore vis-à-vis de Diomède, & le défier au combat! Dis-lui : J'ai vaincu le Berger Daphnis; viens combattre contre moi!

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques!

Loups, bêtes féroces, & vous, Ours, habitans des montagnes, adieu; le Berger Daphnis n'habitera plus avec vous ſous ces chênes, au milieu des bois & des forêts! Adieu, belle Fontaine d'Aréthuſe! Adieu, Fleuves qui roulez doucement vos flots argentés, vers les ondes du Thymbris!

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques!

Ô Pan! ô Dieu des Bergers, ſoit que tu parcourres maintenant la haute montagne du Lycée; ſoit que tu erres ſur le vaſte ſommet du Ménale, viens dans l'Iſle de Sicile : abandonne le Promontoire d'Hélice, & le tombeau élevé du fils de Lycaon, ce Tombeau révéré même des Dieux!

Ceſſez, Muſes, ceſſez enfin ces chants bucoliques!

Approche, Roi des Bergers; reçois cette flûte harmonieuſe, agréable, & collée avec de la cire! L'embouchure en eſt aiſée. Victime malheureuſe de l'Amour, je me ſens entraîner dans les Enfers.

Ceſſez, Muſes, ceſſez enfin ces chants bucoliques!

Buiſſons, & vous épines, produiſez, portez maintenant des violettes! Que le beau Narciſſe étale déſormais ſes fleurs ſur le genevrier! Que tout change de forme & de nature! Que le Pin ſe charge de poires, puiſque Daphnis périt cruellement! Que les Cerfs bleſſent maintenant les

Chiens, & que les triſtes Hiboux le diſputent ſur les montagnes aux tendres Roſſignols!

Ceſſez, Muſes, ceſſez enfin ces chants bucoliques!

Daphnis n'en put dire davantage : ſes forces l'abandonnent : Vénus s'approche de lui, veut le ſoutenir & le ranimer; mais la Parque avoit déjà coupé la trame de ſes jours. C'eſt ainſi que Daphnis paſſa le fleuve fatal : l'onde noire engloutit ce Berger agréable aux Nymphes, & favoriſé des Muſes.

Ceſſez, Muſes, ceſſez enfin ces chants bucoliques!

Berger, donne-moi la taſſe, & fais approcher la Chèvre, afin que je puiſſe la traire, & faire des libations aux Muſes. Je vous ſalue, Muſes chéries, je vous ſalue! Je veux dans la ſuite chanter en votre honneur des chanſons encore plus douces & plus harmonieuſes.

LE BERGER.

Puiſſe ta bouche enchantereſſe être remplie de flots délicieux de miel! Puiſſes-tu ſavourer des figues cueillies dans l'Attique! Tu chantes avec plus de douceur que la Cigale. Voici la taſſe,

aimable Berger : combien l'odeur en eſt ſuave! Tu vas croire qu'elle a été plongée dans la Fontaine des Déeſſes des Saiſons. Viens ici Cyſſethe! Berger, tu peux la traire préſentement: & vous, mes Chèvres, gardez-vous de ſauter & de bondir devant votre chef (1), de peur d'exciter ſes feux!

IDYLLE II (2).

SIMETHE, OU L'ENCHANTERESSE.

OU ſont ces lauriers? Où ſont ces Philtres amoureux? Theſtylis, apporte-les-moi promptement, & couronne cette coupe avec de la laine

(1) Devant le *Bouc*.

(2) Longepierre s'exprime ainſi au ſujet de cette Idylle : » Cette Idylle eſt, à mon gré, la plus belle de » Théocrite, & peut-être nous reſte-t-il peu de morceaux de l'Antiquité auſſi parfaits. Il y règne d'un bout » à l'autre un génie, une vivacité, une force d'expreſſion, & ſur-tout un pathétique qui touche & qui » attache agréablement : auſſi ai-je ouï dire à M. Racine, » ſi bon juge & ſi grand maître en cette matière, qu'il

couleur de pourpre, afin d'amollir le cœur de l'infidèle qui cauſe mon tourment ! Il y a douze jours entiers que le cruel m'abandonne. Il ignore ſi je reſpire encore, ou non. Le barbare n'a pas même daigné frapper à ma porte. Vénus & le volage Amour ont ſans doute fixé ſon cœur vers un nouvel objet. J'irai demain dans la Paleſtre de Timagète, pour le voir : je lui demanderai pourquoi il en agit ainſi avec ſon Amante. Mais je veux lui faire ſentir aujourd'hui le pouvoir de mes enchantemens. O Lune, prête-moi ta brillante clarté ! ô Déeſſe, je vais t'adreſſer mes chants, ainſi qu'à l'infernale Hécate que les chiens redoutent, lorſqu'elle marche au travers de flots de ſang noirâtre, & parmi les oſſemens & les tombeaux. Je te ſalue, Hécate, Divinité terrible ! Ne m'abandonne pas ! Rends ces charmes auſſi puiſſans que ceux de Circé, de Médée, & de la blonde Périmède !

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

» n'a rien vu de plus vif, ni de plus beau dans toute » l'Antiquité «.

Le feu a déjà consumé la farine! Jettes-en d'autre, trop lente Thestylis! Mais à quoi penses-tu donc? Scélérate, serois-je aussi l'objet de tes mépris? Jette donc cette farine dans le feu, & dis en même-temps; *J'y jette de même les os de Delphis.*

Charme puissant, ramène dans ces lieux mon Amant volage!

Delphis cause mon tourment. C'est pour l'en punir que je brûle ce laurier: il a pris feu tout-à-coup en pétillant, & s'est entièrement réduit en cendres. Puisse une flamme dévorante consumer également Delphis!

Charme puissant, ramène dans ces lieux mon Amant volage!

Comme je fais fondre cette cire sous d'heureux auspices, que l'Amour amolliſſe de même le cœur de Delphis! Comme ce cercle d'airain roule à mes pieds, que l'ingrat, conduit par Vénus, fasse pareillement plusieurs tours vis-à-vis de cette porte!

Charme puissant, ramène dans ces lieux mon Amant volage!

Je vais offrir le son. Pour toi, Diane, tu pour-

rois amollir non-seulement le diamant renfermé dans les entrailles de la terre, mais encore les corps les plus durs & les plus solides! Thestylis, les chiens commencent à aboyer dans la ville : la Déesse paroît déjà dans les carrefours : frappe au plutôt ce vase d'airain!

Charme puissant, ramène dans ces lieux mon Amant volage!

La mer est calme présentement, & les vents se taisent, tandis que la douleur assiége cruellement mon ame. Je brûle toute entière pour l'ingrat, qui, au lieu de me donner le doux nom d'Epouse, m'a ravi malheureusement mon trésor le plus précieux, & a flétri ma réputation!

Charme puissant, ramène dans ces lieux mon Amant volage!

Je fais trois libations, & je répète trois fois ces mots, ô redoutable Déesse! *Quelque objet qui enchaîne le cœur de mon Amant, puisse Delphis l'oublier, ainsi que Thésée perdit à Naxe, dit-on, le souvenir de la belle Ariane!*

Charme puissant, ramène dans ces lieux mon Amant volage!

L'Hippomane croît dans l'Arcadie : cette plante

rend furieux les chevaux & les cavalles légères & les fait errer à pas précipités ſur le ſommet des montagnes. Puiſſé-je voir Delphis, ſaiſi d'une fureur amoureuſe, accourir ici de la Paleſtre avec la même ardeur!

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon Amant volage!

Delphis a perdu cette frange de ſon vêtement: je vais la mettre en pièces, & la jeter dans ce feu violent. Amour, ah cruel Amour, tu as tari tout mon ſang dans mes veines!

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon Amant volage!

Delphis, je broyerai un Lézard, & je te porterai demain ce breuvage funeſte! Theſtylis, prends ces poiſons: frottes-en le ſeuil de cette porte, où mon cœur reſte toujours enchaîné, tandis que le perfide me dédaigne, & dis en même temps (1); *je diſperſe les os de Delphis.*

(1) Il y a dans le Grec, dis en *crachant*. Cette circonſtance avoit lieu dans les enchantemens. Cette idée peut paroître déſagréable à des François: mais il faut ſe tranſporter, quand on lit un Auteur, dans les ſiècles où il écrivoit.

Charme

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon Amant volage!

Maintenant que je ſuis ſeule & abandonnée, depuis quelle époque pleurerai-je mon amour! Par où commencerai-je! Qui m'a fait ce préſent fatal! Anaxo, fille d'Eubulus, vint, une corbeille à la main, dans le bois conſacré à Diane: on y conduiſoit avec beaucoup de pompe pluſieurs bêtes ſauvages, & ſur-tout une Lionne ſuperbe.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur!

Theucarile, ma Nourrice, dont le ſouvenir me ſera toujours agréable, demeuroit auprès de nous: elle me pria, me conjura d'aller voir cette Fête brillante. Hélas, je la ſuivis malheureuſement! J'étois vêtue d'une robe précieuſe, & couverte d'un voile fin & délié, que j'avois emprunté à Cléaris.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur!

Lorſque j'étois au milieu du chemin qui conduit à la maiſon de Lycon, j'apperçus Delphis & Eudamippe: ils marchoient enſemble: le tendre duvet de leurs joues reſſembloit au pâle ſouci,

& leur peau étoit plus éclatante que le disque de la Lune. Ils revenoient de la Paleſtre, où ils s'étoient beaucoup exercés.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur!

Dès que je le vis, ma raiſon ſe troubla; mon cœur fut cruellement tourmenté; ma beauté perdit tous ſes charmes; interdite, éperdue, je ne pris plus d'intérêt à cette Fête, & j'ignore comment je m'en retournai: une fièvre brûlante me conſumoit: je reſtai couchée dans mon lit dix jours & dix nuits.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur!

Une pâleur mortelle ſe répandit ſur tout mon corps: mes cheveux tombèrent: j'étois d'une maigreur épouvantable. Quels mouvemens ne me ſuis-je point donnés alors! Quelle Magicienne n'ai-je pas conſultée! Soins inutiles! Je ne reçus aucun adouciſſement, & le tems fuyoit d'une aile rapide.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur!

Je découvris enfin la vérité à Theſtylis. Trouve,

lui dis-je, un remède à mon cruel tourment ! Infortunée que je suis, Delphis possède mon ame toute entière ! Rends-toi auprès de la Palestre de Timagète : tâche d'y appercevoir Delphis ; il se trouve tous les jours dans cet endroit qu'il aime beaucoup (1).

---

(1) Les *Palestres*, chez les Grecs, étoient des espèces d'Académies entretenues aux dépens du Public : on les appeloit encore *Gymnases*, & elles étoient composées de différentes pièces, dont voici les principales : les Portiques extérieurs qui étoient le lieu où les Mathématiciens, les Philosophes, les Rhéteurs, & les Maîtres des autres Sciences, faisoient leurs leçons publiques ; l'*Ephebeum*, où se rendoient les jeunes gens pour apprendre en particulier, & hors du public leurs exercices : ils s'y assembloient toujours de grand matin ; le *Gymnasterion*, où l'on gardoit les habits de ceux qui alloient aux bains, ou aux exercices ; l'*Unctuarium*, où se faisoient les onctions qui précédoient, ou qui suivoient la lutte ou les bains ; le *Conisterium*, où l'on se couvroit de sable pour sécher l'huile ou la sueur ; la *Palestre*, où se faisoient les exercices de la lutte, du pugilat, du pancrace ; le *Sphœristerion*, qui étoit proprement un jeu de paume destiné pour les exercices où l'on se servoit d'une balle ; les *Xistes*, qui étoient des portiques où les Athlètes

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur!

Quand tu le verras ſeul, fais-lui quelque ſigne, & dis-lui : *Simethe vous demande.* Amène-le enſuite avec toi. Theſtylis part à ces mots, & revient accompagnée du charmant Delphis. Dès que je l'apperçus franchir d'un pied léger le ſeuil de cette porte.....

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur!

Soudain je devins plus froide que la glace. Une ſueur pareille à la roſée du matin inondoit

---

faiſoient leurs exercices quand il faiſoit ou mauvais temps, ou pendant l'hiver. Le *Stade* faiſoit encore partie des *Paleſtres* ou *Gymnaſes* : c'étoit un grand eſpace de terrein ſablé, & de forme demi-circulaire; il y avoit des degrés tout-au-tour, où ſe plaçoient les Spectateurs. Les exercices Paleſtriques ſe réduiſoient à neuf; ſçavoir, la *Lutte*, le *Pugilat*, le *Pancrace*, la *Courſe*, l'*Hoplomachie*, le *Saut*, le *Diſque*, le *Trait*, & le *Cerceau*. Chez les Grecs, tous les enfans de condition étoient également élevés & dans les Lettres, & dans tous les exercices de la Paleſtre.

Dictionnaire des Antiquités Romaines.

mon visage : ma langue embarrassée gardoit le silence : je n'aurois pu même faire entendre les sons mal articulés que balbutient en songe les enfans, lorsqu'ils appellent leur tendre mère. J'étois glacée, pétrifiée.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur!

Le cruel me regarde, baisse les yeux, s'assied auprès de moi, & m'adresse ces paroles : Simethe, quand tu m'as fait dire de venir, tu n'as prévenu mon desir, qu'autant que je devançai dernièrement à la course le beau Philinus.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur!

Je serois venu certainement cette nuit avec quelques amis, j'en jure par mon ardent amour. Je t'aurois apporté des pommes de Bacchus. Une couronne de peuplier blanc, consacré à Hercule, & ornée de bandelettes de pourpre, m'auroit ceint la tête.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur!

Combien j'aurois été enchanté d'être reçu favorablement! On me vante parmi tous les

autres jeunes gens à cauſe de ma légèreté & de ma beauté. Si j'euſſe cueilli alors un baiſer ſur ta belle bouche, je ſerois reſté tranquille; mais ſi tu m'avois au contraire refuſé avec dédain, & que ta porte m'eût été fermée, j'aurois employé dans l'inſtant le fer & le feu pour l'ouvrir.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur!

J'avoue maintenant que j'ai des grâces à rendre à Vénus, & enſuite à toi, Simethe. Après Vénus, c'eſt toi qui m'as arraché à ma flamme dévorante: tu m'as appelé dans ta maiſon, lorſque j'étois preſque entièrement conſumé : car l'Amour allume ſouvent des feux plus brûlans que ceux de Vulcain.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur!

L'Amour par ſes fureurs inſenſées fait abandonner à une jeune fille la maiſon paternelle, & le lit nuptial à l'Epouſe. Ainſi parla Delphis, & moi, trop foible & trop crédule, je le prends par la main; je l'incline mollement ſur mon lit: ſoudain nos corps unis s'embraſent mutuellement: nos viſages brillent d'une plus vive ardeur, &

nos soupirs confondus forment un murmure voluptueux. Enfin, pour ne te rien dire d'inutile, ô Lune favorable, nous avons mis le comble à nos desirs, en nous livrant aux plus vifs transports de l'Amour. Depuis cet instant heureux jusqu'à ces jours derniers, nous n'avions pas eu lieu de nous plaindre l'un de l'autre. La mère de Philiste, ma joueuse de flûte, & de Méliſſe, est venue me trouver ce matin, lorsque les chevaux du Soleil montoient sur l'horizon, & ramenoient du sein de l'Océan l'Aurore aux doigts de rose. Au milieu de plusieurs discours que m'a tenus cette femme, elle m'a fait entendre que Delphis étoit amoureux : qu'elle ne connoissoit point l'objet de son nouveau martyre; mais que cet inconstant a bu à plusieurs reprises à l'Amante qui le captive aujourd'hui; qu'il s'est enfui avec précipitation, & que sa maison est ornée & remplie de guirlandes de fleurs. Voilà tout ce que m'a raconté cette Nourrice : elle est très-véridique. En effet, avant cette époque funeste, il venoit me voir plusieurs fois chaque jour, & laissoit souvent chez moi son vase d'airain (1) :

(1) Les Athlètes avoient une sorte de vase de peau,

mais il y a déjà douze jours que je n'ai vu l'ingrat. M'auroit-il oubliée! Trouveroit-il ailleurs des plaisirs! Je vais employer contre lui tous mes charmes; &, s'il se plaît à augmenter mon tourment, je le précipiterai dans les Enfers. Tels sont les Philtres puissans que je conserve dans une corbeille, & dont un Assyrien m'a enseigné l'usage. Adieu, Lune adorable; pousse tes chevaux vers l'Océan! Pour moi, je supporterai ma douleur, comme je l'ai fait jusqu'à ce moment. Adieu, Lune brillante! Adieu, Astres étincelans, qui accompagnez le char de la nuit au milieu du calme & du silence.

IDYLLE III.

AMARYLLIS.

Je cours vers Amaryllis, tandis que mes chèvres paissent sur le sommet de cette montagne, sous la conduite de Tityre. Fais paître mes Chèvres,

ou d'airain, dans lequel ils mettoient l'huile dont ils se frottoient.

ô mon cher Tityre, & mène-les se désaltérer à la fontaine : mais prends garde que ce bouc blanc de Lybie ne te heurte de ses cornes !

O charmante Amaryllis, pourquoi n'avances-tu plus la tête hors de cet antre, pour me donner, comme autrefois, le doux nom de ton Amant ? Me haïrois-tu présentement ? ou bien trouverois-tu, lorsque je t'approche, Bergère dédaigneuse, mon nez trop écrasé, & ma barbe trop touffue ? Tu m'obligeras enfin à trancher le fil de mes jours (1) ! Je t'apporte dix pommes, cueillies dans l'endroit où tu me l'avois ordonné. Demain je t'en offrirai d'autres. Considère ma douleur amère ! Que ne puis-je devenir Abeille ? J'entrerois en bourdonnant dans ton antre ; j'y pénétrerois à travers le lierre & la fougère qui t'environnent. Ah ! je connois maintenant l'Amour ! C'est un Dieu cruel : il a certainement sucé le lait d'une Lionne, & sa mère l'a élevé dans les forêts ! Semblable à une flamme dévorante, il me brûle & me consume. Nymphe aux regards enchanteurs, aux beaux sourcils noirs ! Nymphe au cœur de

(1) *A m'étrangler.*

roche, ſerre ton Berger entre tes bras, & permets-lui qu'il t'embraſſe! On trouve une volupté délicieuſe même dans de ſimples baiſers. Tu vas me forcer, ô ma chère Amaryllis, à mettre en pièces cette couronne formée de feuilles de lierre, & de perſil odoriférant : je te la réſervois. Hélas! que deviendrai-je! Quel malheur m'accable, infortuné que je ſuis! Tu ne daignes pas ſeulement m'écouter! Je vais mettre bas cet habit de peau, & me précipiter dans les flots, où le Pêcheur Olpis tend des piéges aux Thons. Les dangers auxquels je ſerai expoſé te cauſeront de la joie. Je voulus connoître dernièrement ſi tu m'aimois : la feuille que j'avois placée ſous mon coude, ne rendit aucun ſon, & ſe deſſécha ſur le champ (1). La vieille Agro, qui prédit l'avenir avec un crible, me dévoila l'autre jour la vérité, pendant qu'elle ramaſſoit des épis. Tu brûles, me dit-elle, pour Amaryllis ; mais c'eſt en vain!

(1) Les Anciens, pour connoître s'ils étoient aimés, prenoient une feuille, & la plaçoient, ou ſous le coude, ou ſur la main, ou ſur l'épaule : ils la preſſoient enſuite, & ſi elle rendoit du ſon, c'étoit un augure favorable.

l'ingrate ne répondra jamais à ton amour. Malgré cette prédiction, je te conserve une chèvre blanche, mère de deux Jumeaux. La brune Erithacis, fille de Mermnon, me la demande : Je la lui donnerai enfin, puisque tu ris de mon tourment... Mais j'éprouve (1) un treſſaillement à l'œil droit! Eſt-ce que je verrois bientôt ma Bergère! Je vais m'aſſeoir au pied de ce pin, & chanter : elle daignera peut-être me regarder : ſon cœur n'eſt pas de diamant.

Hippomène, deſirant d'épouſer une jeune Princeſſe, prit dans ſes mains des pommes d'or, & fournit glorieuſement la carrière. Dès qu'Atalante les vit, ſon ame ſe troubla, & ſon cœur fut enflammé du plus ardent amour (2).

---

(1) Le treſſaillement de l'œil étoit mis au nombre des augures, ainſi que le vol des oiſeaux, les coups de tonnerre, l'éternument, &c.

(2) Atalante étoit fille de Schénée : pluſieurs Princes la recherchèrent en mariage; mais ſon père ne voulut l'accorder qu'à celui qui la vaincroit à la courſe. Hippomène eut ce bonheur, en uſant d'artifice. Il jeta dans la carrière des pommes d'or que Vénus lui avoit données.

Le Devin Mélampe conduiſit à Pile un Troupeau qui paiſſoit ſur le mont Othrys. La charmante Péro, mère du ſage Alphéſibée, devint alors l'épouſe de Bias.

Adonis faiſant paître ſes brebis ſur le ſommet des montagnes, n'enflamma-t-il pas la belle Vénus d'une paſſion ſi violente, que cette Déeſſe preſſoit encore ſur ſon ſein ce Berger froid & inanimé?

Que j'envie le ſort d'Endymion livré à un ſommeil continuel! Que je ſuis jaloux, ô ma chère

---

Atalante s'étant arrêtée pour les ramaſſer, fut vaincue par Hippomène, & devint ſon Epouſe.

Mélampe étoit frère de Bias qui devint éperdument amoureux de la jeune Péro. Celle-ci ne devoit être l'Epouſe que de celui qui ameneroit à Nélée, ſon père, les Vaches d'Iphicle. Mélampe les lui amena, & demanda Péro pour Bias ſon frère. On raconte différemment l'hiſtoire de ces deux frères.

Tout le monde connoît la fable d'Adonis, & celle d'Endymion: il ſeroit inutile de nous y arrêter.

Jaſion, fils de Minos & de la Nymphe Phronie, étoit Roi de Crète. Ce Prince s'étant endormi dans une Prairie, Cérès s'approcha de lui pendant ſon ſommeil, & en eut Plutus.

Amaryllis, du bonheur de Jaſion qui goûtoit des plaiſirs dont vous n'êtes pas dignes d'entendre le récit, ô profanes mortels !

J'ai un cruel mal de tête : mais, Amaryllis, tu n'en es point touchée. Je ne chanterai pas davantage. Je vais m'étendre & me coucher ici : les Loups me dévoreront, & ma mort aura pour toi la douceur du miel.

IDYLLE VIII (1).

DAPHNIS, MÉNALQUE, UN BERGER.

MÉNALQUE faiſoit paître ſes Brebis ſur de hautes montagnes, & y rencontra l'aimable Daphnis qui gardoit auſſi ſon troupeau de Bœufs. Ces deux Bergers étoient blonds : tous deux à la fleur de l'âge : tous deux habiles à chanter, & à

(1) M. l'Abbé Batteux, dans ſon *Cours de Belles-Lettres*, Tom. I. a donné la Traduction de cette Idylle, & de trois autres que j'ai également traduites de nouveau. Je crois qu'il ne le trouvera pas mauvais ; d'autant plus qu'il n'entroit pas dans ſon plan de les traduire en entier.

jouer de la flûte. Ménalque apperçut le premier Daphnis, & lui parla ainſi :

MENALQUE.

Daphnis, Paſteur de Troupeaux mugiſſans, veux-tu diſputer avec moi le prix du chant ? Je t'avoue ſincèrement qu'il ne me ſera pas difficile de remporter la victoire.

Daphnis lui répondit en ces termes :

DAPHNIS.

Ménalque, conducteur de Brebis couvertes de riches toiſons, ſavant joueur de flûte, tes chants, quels que ſoient tes efforts, ne l'emporteront point ſur les miens !

MENALQUE.

Veux-tu eſſayer ? Veux-tu dépoſer un prix pour le vainqueur ?

DAPHNIS.

Je diſputerai volontiers contre toi, & je conſens à donner un gage.

MENALQUE.

Mais quel gage pourrons-nous dépoſer qui ſoit digne de notre victoire ?

DAPHNIS.

Pour moi, je riſquerai un Veau tendre; & toi, tu mettras un Agneau auſſi gros que ſa mère.

MENALQUE.

Je ne puis gager un Agneau : mon père & ma mère ſont trop redoutables : ils comptent chaque ſoir toutes les Brebis.

DAPHNIS.

Mais, que peux-tu donc parier? Quel prix remportera donc le vainqueur!

MENALQUE.

J'ai une belle flûte à neuf trous, que j'ai faite moi-même. Les tuyaux ſont de la même longueur, & unis enſemble avec de la cire blanche. Je la mettrai pour gage : mais je ne parierai rien de ce qui appartient à mon père.

DAPHNIS.

J'en poſſède une toute ſemblable : les tuyaux en ſont également joints avec de la cire odoriférante. Je l'achevai ces jours derniers; je me

déchirai même le doigt en la faiſant, & j'en reſſens encore de la douleur. Mais qui nous écoutera? Quel ſera notre Juge?

MENALQUE.

Si nous appellions ce Berger dont le chien blanc aboye autour de ſes Chevreaux!

Ces deux jeunes rivaux appellent le Berger: il accourt auſſi-tôt pour les entendre: ils chantent tous les deux à la fois; mais comme le Berger veut juger leurs chants, on conſulte le ſort; il tombe ſur Ménalque: celui-ci doit jouer le premier de la flûte, & Daphnis lui répondre par des couplets champêtres. Ménalque commence donc ainſi:

MENALQUE.

Bois, & vous, fleuves, dont l'origine eſt céleſte, ſi Ménalque a chanté quelquefois ſur ſon chalumeau des airs agréables, procurez à ſes Brebis de gras pâturages; & ſi Daphnis conduit ici ſes Geniſſes, accordez-lui la même faveur!

DAPHNIS.

Herbes tendres, claires Fontaines, gazons délicieux,

délicieux, ſi Daphnis chante auſſi agréablement que le Roſſignol, engraiſſez ſes troupeaux; & ſi Ménalque vient dans ces lieux, qu'il y trouve d'abondans pâturages!

MENALQUE.

Dans tous les endroits où paroît ma charmante Bergère, le Printemps ſourit, les pâturages abondent, les mamelles ſont remplies de lait, & les jeunes Troupeaux s'engraiſſent : mais dès qu'elle s'éloigne, les gazons ſe deſſèchent, & le Berger languit.

DAPHNIS.

Les Brebis & les Chèvres mettent bas des jumeaux, les Abeilles rempliſſent de miel leurs ruches, les chênes portent plus haut leur tête majeſtueuſe, dans les lieux où ſe trouve le beau Milon; mais quand il les abandonne, le Berger ſèche auſſi-tôt de douleur, & les Troupeaux maigriſſent.

MENALQUE.

O toi, le mari de mes Chèvres blanches! O profondeur immenſe des forêts!..... Et vous, mes Chevreaux, venez vous déſaltérer dans ce ruiſſeau : Milon eſt dans ces contrées : & toi qui

es privé de tes cornes, cours dire à ce même Milon, que Protée, quoique Dieu, a fait paître les Veaux-marins (1).

DAPHNIS.

Je ne desire point le Royaume de Pelops, ni des trésors accumulés, ni d'être plus léger à la course que les vents : je préfère de chanter des airs champêtres, assis près de toi au pied de ce rocher sourcilleux, & de voir paître d'un côté mes Brebis, & de porter de l'autre mes regards sur la mer de Sicile.

MENALQUE.

Les froids sont funestes aux arbres; les chaleurs aux ruisseaux; les lacets aux oiseaux; les piéges aux bêtes sauvages; & aux hommes, la passion ardente d'une jeune Beauté. O Jupiter! O Souverain Maître des Dieux! Je ne ressens pas seul les feux de l'amour; tu brûles aussi toi-même pour des mortelles.

Tels furent les chants que firent entendre ces deux jeunes Bergers : Ménalque commença ainsi son dernier couplet:

(1) Le Texte dans cet endroit paroît altéré. On peut consulter à ce sujet les Remarques de Longepierre.

MENALQUE.

Epargne mes Chevreaux, Loup cruel, épargne mes Brebis qui viennent de mettre bas! Ne m'enlève rien, quoique je ſois jeune & le gardien d'un Troupeau nombreux! O Lampure, comment peux-tu dormir auſſi profondément! Un chien fidèle ne doit point ſe livrer au ſommeil, lorſqu'il accompagne un jeune Berger à la tête de ſon Troupeau. Et vous, mes chères Brebis, raſſaſiez-vous ſans crainte d'herbe tendre; elle renaîtra bientôt! Paiſſez ſans inquiétudes! Paiſſez ſans alarmes! Rempliſſez de lait vos mamelles, afin que vous puiſſiez en fournir ſuffiſamment à vos petits, & qu'il en reſte encore aſſez pour remplir quelques vaſes!

Daphnis chante à ſon tour un air mélodieux.

DAPHNIS.

Hier une jeune Bergère, dont les ſourcils étoient parfaitement beaux, me regarda, lorſque je paſſois devant ſa grotte avec mes Geniſſes: elle répéta deux fois que j'étois charmant. Je ne lui fis point alors une réponſe dure & impolie; mais je baiſſai auſſi-tôt les yeux, & je continuai lentement ma route. Les Veaux, les Geniſſes &

leurs mères mugiſſent agréablement, & leur haleine a beaucoup de douceur. Quel agrément d'être couché pendant les grandes chaleurs, ſur les bords verdoyans d'un ruiſſeau qui coule avec un doux murmure! Les pommes ſont l'ornement des pommiers, & les glands celui des chênes : les jeunes Veaux augmentent le prix de leurs mères, & les Troupeaux ſont la richeſſe des Bergers.

C'eſt ainſi que chantèrent ces deux Bergers; & celui qu'ils avoient pris pour juge, parla en ces termes :

LE BERGER.

Que ta voix eſt agréable, ô Daphnis! Que tes chants ſont harmonieux! Il eſt plus doux de t'entendre chanter, que de ſavourer le miel! Reçois ces deux flûtes : elles ſont le prix de ta victoire. Si tu veux m'apprendre à chanter, quand je ferai paître mes Chèvres auprès de ton Troupeau, je te donnerai cette Chèvre dont les cornes ſont briſées : elle a du lait en abondance.

Daphnis, joyeux de ſa victoire, ſaute & bat des mains : il reſſemble à un Faon qui bondit autour de ſa mère. Le Berger vaincu demeure au contraire triſte & confus, comme une jeune Epouſe le jour de ſes noces. Depuis cet inſtant Daphnis a

toujours tenu le premier rang entre les autres Bergers; & quoique jeune alors, il épouſa une Bergère remplie de grâces & d'attraits.

IDYLLE IX.

DAPHNIS, MÉNALQUE, UN BERGER.

LE BERGER.

DAPHNIS, chante un air champêtre! Faîs entendre le prémier, des chants bucoliques! Commence, Daphnis; & que Ménalque te réponde! Bergers, mettez auparavant vos tendres Veaux ſous leurs mères: raſſemblez vos Taureaux & vos Geniſſes, afin qu'ils ne puiſſent s'écarter du reſte du Troupeau! Daphnis, chante le premier un air paſtoral; Ménalque te répondra enſuite.

DAPHNIS.

Les mugiſſemens des Veaux & des Geniſſes ont de la douceur: le ſon de la flûte eſt doux: le chant des Bergers eſt mélodieux; ma voix eſt harmonieuſe: j'ai ſur les bords frais d'un ruiſſeau un lit ſur lequel j'ai étendu pluſieurs belles peaux de Geniſſes blanches, qu'un vent impétueux pré-

cipita du haut d'un rocher, où elles broutoient l'arboiſier. Je me ſoucie autant des chaleurs brûlantes de l'Été, qu'un fils amoureux eſt ſenſible aux reproches de ſes parens.

Tels furent les chants de Daphnis; & Ménalque lui répondit ainſi :

MENALQUE.

L'Etna me ſert de retraite : j'habite une grotte charmante taillée dans le flanc de cet immenſe rocher. Je poſſède tous les tréſors qu'un ſonge flatteur peut offrir pendant le ſommeil, des Brebis, des Chèvres en grand nombre, & des peaux ſur leſquelles je repoſe mollement. Je fais cuire mes alimens avec un feu de bois de chêne : l'Hiver je me chauffe avec des morceaux ſecs de hêtre. Je ne redoute pas plus la rigueur du froid, qu'un homme ſans dents s'empreſſe de manger des noix, lorſqu'il a devant lui une nourriture liquide.

LE BERGER.

J'applaudis aux chants de ces deux Bergers, & auſſi-tôt je leur fis des préſens. Je donnai à Daphnis une groſſe maſſue, que la Nature ſeule avoit formée dans les champs de mon père : les

plus habiles n'auroient pu y trouver le plus léger défaut. Ménalque reçut une belle coquille que j'avois trouvée au milieu des rochers de la mer Icarienne. Je partageai avec quatre autres Bergers la chair du poiſſon qui étoit dedans, & nous la mangeâmes.

Ménalque fit ſur le champ réſonner cette coquille.

Je vous ſalue, Muſes paſtorales! Publiez la chanſon que je répétai autrefois devant ces deux Bergers! Depuis long-temps je garde le ſilence.

La Cigale eſt chère à la Cigale; la Fourmi à la Fourmi : les Vautours aiment les Vautours, & moi je chéris les Muſes, & je prends plaiſir aux tendres chanſons. Puiſſe ma cabane retentir toujours de ſons mélodieux! Puiſſe-t-elle ſervir d'aſyle aux Muſes!

Un doux ſommeil, la ſaiſon nouvelle ne me ſont pas plus agréables, que le commerce de ces Déeſſes! Ceux qu'elles daignent regarder d'un œil favorable, n'ont rien à craindre des enchantemens de Circé.

IDYLLE X.

LES MOISSONNEURS.

MILON, BATTUS.

MILON.

MALHEUREUX Moiſſonneur, quel accident fâcheux te trouble? Tu ne coupes pas la moiſſon avec une adreſſe auſſi prompte qu'autrefois. Tu reſtes bien loin derrière les autres : tu reſſembles à une Brebis bleſſée par une épine, & qui ſe traîne lentement après le troupeau. Que feras-tu donc pendant les chaleurs brûlantes du midi, & ſur-tout au coucher du ſoleil? puiſque, en commençant, tu ne dévores pas les épis avec ta faucille (1).

BATTUS.

Milon, ouvrier infatigable, & plus dur qu'un quartier de roche, ne t'eſt-il jamais arrivé de deſirer un objet abſent?

(1) L'expreſſion Grecque eſt des plus fortes & des plus énergiques : *Puiſque tu ne dévores pas le ſillon.*

MILON.

Jamais : Eh ! Quel desir peut avoir un homme sérieusement appliqué à son ouvrage ?

BATTUS.

Est-ce que l'Amour ne t'a jamais empêché de dormir ?

MILON.

Que les Dieux m'en préservent ! Il est trop dangereux de se livrer à cette passion.

BATTUS.

Pour moi, ô Milon, j'aime depuis près de onze jours.

MILON.

Tu puises à une source abondante, tandis que j'ai à peine un peu de boisson désagréable.

BATTUS.

Voilà pourquoi toutes mes terres sont incultes & stériles, jusqu'au devant de ma cabane.

MILON.

Quelle Bergère cause ton tourment ?

BATTUS.

La fille de Polybotas, qui chantoit dernièrement avec les Moissonneurs d'Hippocoon.

MILON.

Les Dieux puniſſent enfin le coupable : tu éprouves ce que tu as deſiré ſi long-temps. Cette habile glaneuſe partagera donc ton lit ?

BATTUS.

Tu veux me railler : Plutus n'eſt pas la ſeule Divinité aveugle : le crédule amour l'eſt auſſi : laiſſe-là le ſtyle emphatique !

MILON.

Je ne parle point avec emphaſe. Pour toi, coupe ces épis, & commence quelque Chanſon amoureuſe à la louange de ta Bergère : ton travail en ſera bien plus doux : autrefois tu chantois aſſez ſouvent.

BATTUS.

Muſes, chantez avec moi mon aimable Bergère ! Tout ce que vous touchez prend entre vos mains une grâce nouvelle. O charmante Bombycé, tous diſent que tu es maigre, noire & brûlée par le Soleil, tandis que je ſoutiens ſeul que tu es parfaitement blonde. La violette & l'hyacinthe ſont noirs ; cependant on préfère ces fleurs pour former des couronnes. La Chèvre cherche le Cythiſe ; le Loup court après les Chèvres, la Grue

ſuit la charrue, & mon amour pour toi trouble ma raiſon. Je voudrois poſſéder autant de richeſſes, qu'en eut autrefois Créſus ! Nos deux ſtatues d'or ſeroient bientôt placées dans un Temple de Vénus : tu tiendrois à la main ſoit une flûte, ſoit une roſe, ſoit une pomme : & moi, couvert d'un riche vêtement, j'aurois une chauſſure d'un goût nouveau. Adorable Bombycé, tes pieds ſont blancs comme l'ivoire, & ta voix eſt douce & flexible. Je ne puis trouver d'expreſſions pour peindre ton caractère.

MILON.

Ce Moiſſonneur m'a ſurpris par la beauté de ſes chants. Quelle douceur ! Quelle mélodie ! Mais, inſenſé que tu es, la raiſon n'accompagne donc pas cette barbe épaiſſe ! Écoute maintenant les Chanſons du divin Lityerſas.

Cérès, Déeſſe des fruits & des bleds, procure une moiſſon bien mûre, & des plus abondantes !

Moiſſonneurs, raſſemblez promptement ces épis, & liez-les enſemble, de peur que l'on ne vous diſe en paſſant : *Hommes lâches, vous ne gagnez pas l'argent que l'on vous donne !*

Que les tuyaux de vos gerbes entaſſées, ſoient tournés vers le Nord, ou vers le Couchant : cette poſition eſt très-favorable pour les épis.

Ouvriers qui battez le bled, gardez-vous de dormir en plein midi : c'eſt l'inſtant où le grain ſe ſépare le plus aiſément de ſon enveloppe.

Les Moiſſonneurs doivent ſe mettre à l'ouvrage dès que l'alouette eſt éveillée, & ne quitter les champs que lorſqu'elle ſe livre au ſommeil : mais ils peuvent prendre quelque repos pendant les grandes chaleurs du jour.

Jeunes Bergers, que le ſort d'une Grenouille eſt digne d'envie! Elle ne dépend de perſonne pour ſe déſaltérer : elle a toujours de l'eau en abondance.

Avare, crainte de te couper les doigts, en voulant nous partager un pois, il ſeroit plus prudent de faire cuire une quantité ſuffiſante de lentilles!

Voilà les Chanſons que doivent répéter les Ouvriers expoſés aux ardeurs du Soleil : mais pour ton amour inſenſé, tu peux, ô Battus, en entretenir ta mère, afin de la rendormir, quand elle s'éveille trop matin.

IDYLLE XI.

LE CYCLOPE.

IL n'y a point, ô Nicias, d'autre remède contre l'Amour, que les Muſes. Elles ſeules, je crois, peuvent calmer & adoucir ce mal cruel. Quoique ce remède, doux & facile, ſoit au milieu des hommes, il n'eſt pas aiſé de le trouver. Nicias, vous le ſavez parfaitement, vous le Diſciple d'Eſculape, & le tendre favori des neuf Sœurs.

Le Cyclope, l'antique Polyphème, dont les joues & le menton étoient à peine déjà couverts d'un léger duvet, eut recours à ce remède, lorſqu'il brûloit pour la belle Galatée. Son amour, bien loin d'être heureux, & de lui procurer des jours calmes & ſereins, troubloit, & déchiroit cruellement ſon ame (1). Il négligeoit, il oublioit tout. Souvent ſes Brebis quittèrent d'elles-mêmes les pâturages, & s'en retournèrent à leur bercail. Pour lui, tout entier en proie à ſon amour, il ſe

(1) *Il aimanon avec des roſes, des pommes & des fleurs.*

consumoit en vains regrets sur le rivage de la mer, & chantoit dès l'Aurore sa chère Galatée. La puissante Vénus lui avoit percé le cœur, & fait une plaie profonde.

Polyphème assis sur le sommet d'un rocher élevé, d'où il portoit ses regards sur la mer, chantoit ainsi, pour charmer ses ennuis :

Ô charmante Galatée, pourquoi dédaignes-tu ton Amant? Tu es plus blanche que le lait; plus tendre qu'un Agneau, plus légère qu'une Geniſſe, & plus amère que le raisin verd. Tu as coutume de venir ici, quand je suis livré aux douceurs du sommeil, & tu t'éloignes aussi-tôt que je m'éveille : tu prends alors la fuite, comme une brebis timide à l'aspect d'un loup farouche. Je t'aime depuis le jour où tu vins avec ma mère cueillir sur la montagne des feuilles d'hyacinthe : je vous servois de guide. Depuis le moment fatal que je t'ai vue, je n'ai plus été le maître de mon cœur : tu le possèdes tout entier : mais, ô Ciel, tu le mépriſes! Je sçais, aimable Galatée, pourquoi tu me fuis, & d'où naissent tes dédains. C'est que mon sourcil est épais & hériſſé; qu'il couvre mon front, s'étend & se prolonge jusques à mes oreilles; que je n'ai qu'un œil, & que

mon large nez descend sur mes lèvres. Mais, tel que je suis, je fais paître un Troupeau de mille Brebis, & je bois du lait excellent. J'ai des fromages en abondance, l'Été, l'Automne, & même pendant les plus grands froids de l'Hiver, & mes écliſſes en ſont toujours remplies. Je ſçais jouer de la flûte beaucoup mieux qu'aucun autre Cyclope. Je te célèbre tous les jours dans mes chants, ô charmante Galatée, & ſouvent même j'interromps le ſilence de la nuit. Je te nourris quatre petits Ours, & onze Brebis qui te donneront toutes inceſſamment des Agneaux. Viens me viſiter, & je te les donnerai : laiſſe la mer ſe briſer contre le rivage : tu paſſeras la nuit plus agréablement dans ma grotte : des lauriers, de hauts cyprès, du lierre noir, & des branches de vigne chargée de doux raiſins, la tapiſſent & l'ombragent. Une Fontaine rafraîchiſſante, formée par les neiges des forêts de l'Etna, coule au milieu, & me fournit une eau pareille au nectar des Dieux. Qui pourroit préférer la mer & les flots à un tel ſéjour! Si je te parois trop hériſſé, trop hideux, punis-m'en! J'ai du bois de chêne, & du feu qui vit ſous la cendre; tu peux brûler mon ame, j'y conſens, & même ce que

j'ai de plus précieux, mon œil unique. Que je ſuis malheureux! Si la Nature m'avoit donné des bras propres à nager, j'irois te joindre au ſein des flots, j'imprimerois des baiſers ſur ta main, ſi tu ne me permettois pas d'en cueillir ſur ta bouche, & je te porterois ou des lis éclatans, ou de tendres pavots, dont la graine eſt dorée : mais je ne pourrois t'offrir ces fleurs enſemble; car l'une fleurit l'Été, & l'autre pendant l'Hiver. Si quelque Etranger aborde ſur ce rivage avec ſon vaiſſeau, j'apprendrai alors à nager, afin de connoître quel plaiſir tu trouves à demeurer au fond des mers. Quitte les ondes, ô ma chère Galatée; viens ici, & oublie enſuite de t'en retourner, comme je le fais moi-même, pendant que je ſuis aſſis ſur la cime de ce rocher! Conſens à venir avec moi faire paître mes Troupeaux! Tu t'occuperas à traire mes Brebis; tu preſſeras le lait épais, & tu en formeras des fromages.

Ma mère a cauſé ſeule mon malheur! Je n'en accuſe qu'elle. Jamais elle ne t'a parlé de moi d'une manière favorable. Quand elle s'appercevra de ma maigreur, je lui dirai que je ſouffre cruellement de la tête & des pieds. Je veux l'inquiéter, la tourmenter elle-même, puiſqu'elle eſt cauſe de tous les maux que j'endure.

O Cyclope, ô Cyclope, qu'eſt devenue ta raiſon? Tu ſerois bien plus ſage, ſi tu treſſois des corbeilles d'oſier, & ſi tu cueillois de tendres feuillages pour tes Agneaux! Jouis des biens que tu poſſèdes, ſans deſirer un objet qui te fuit! Tu trouveras peut-être une autre Galatée, & même encore plus belle! Pluſieurs jeunes Bergères veulent folâtrer avec moi pendant la nuit. Lorſque j'y conſens, elles expriment leur joie par des ris immodérés : il faut donc que j'aye encore quelque mérite.

C'eſt ainſi que Polyphème adouciſſoit ſon amour par ſes chants, & ce remède étoit plus ſûr & plus efficace, que l'or & les richeſſes.

IDYLLE XX.

L'Amour piqué par une Abeille (1).

Dulcia ſic triſti ſemper ſunt mixta dolore.
Tincta voluptatis gaudia felle nocent.

UN jour une Abeille irritée bleſſa l'Amour qui déroboit le miel de ſa ruche, & lui piqua le bout

(1) Cette Idylle a déjà paru dans ma *Nouvelle Traduction d'Anacréon*, &c. où je la compare avec l'Ode de

des doigts. Ce Dieu reſſent de la douleur : ſa main ſe gonfle : il frappe du pied la terre, court vers ſa mère, lui montre ſa bleſſure, & ſe plaint de ce qu'un petit inſecte, comme l'Abeille, cauſe de ſi grandes douleurs. Amour, lui répond Vénus en ſouriant, ne reſſembles-tu pas aux Abeilles ? Quoique petit, quelles bleſſures ne fais-tu point?

IDYLLE XXI (1).

LES PÊCHEURS.

LA pauvreté ſeule, ô Diophante, éveille l'induſtrie : c'eſt elle qui nous excite au travail. Les

ce Poëte ſur le même ſujet ; mais c'eſt ici ſa véritable place.

(1) Cette Idylle eſt d'une ſimplicité admirable : c'eſt dans ſon genre un chef-d'œuvre. Cependant M. de Fontenelle n'en faiſoit pas grand cas ; & c'eſt peut-être le plus bel éloge de cette pièce. Voici comme s'exprime le Détracteur des Anciens : « Deux Pêcheurs qui ont mal » ſoupé, ſont couchés enſemble dans une méchante » petite chaumière, qui eſt au bord de la mer. L'un » réveille l'autre pour lui dire qu'il vient de rêver qu'il » prenoit un poiſſon d'or ; & ſon compagnon lui répond

inquiétudes importunes ne permettent pas en effet aux Artiſans de dormir. Dès que ces hommes laborieux ſe livrent un inſtant au ſommeil pendant la nuit, les ſoucis les aſſiègent auſſi-tôt, les troublent & les réveillent.

Deux vieux Pêcheurs dormoient enſemble ſur un lit d'algue deſſéchée, dans une cabane couverte de chaume, & conſtruite de branches & de feuillages. Ils avoient auprès d'eux tous les inſtrumens de leur profeſſion, de petites corbeilles, des roſeaux, des hameçons, des filets, des lignes, des ſeines, des labyrinthes d'oſier, des lacets, une peau de brebis & une vieille barque ſur des rouleaux : leur tête étoit appuyée ſur un bout de natte, ſur leurs habits & leurs bonnets. C'étoient-là tous les inſtrumens de ces

» qu'il ne laiſſeroit pas de mourir de faim avec une ſi » belle pêche. Etoit-ce la peine de faire une Idylle ? « Oui, aſſurément! puiſque cette même Idylle fera toujours les délices des perſonnes de goût par tous les détails qu'elle renferme, & qui ſont puiſés dans la Nature, cette ſource du vrai & du beau. Il ne faut pas juger d'un tableau ſimplement par le ſujet, mais par la manière dont il eſt exécuté. C'eſt le deſſin, c'eſt le coloris qui annoncent le grand Peintre.

Pêcheurs : C'étoient-là toutes leurs richeſſes. Ils n'avoient aucun vaſe de terre ; pas même un chien. Tout cela leur paroiſſoit ſuperflu, inutile pour leur pêche. La pauvreté étoit leur ſeule compagne : ils n'avoient pas un voiſin : mais la mer venoit baigner doucement de ſes flots leur humble chaumière. Le char de la Lune n'avoit pas encore fourni la moitié de ſa carrière, que l'amour du travail éveilla ces deux Pêcheurs. Pendant qu'ils s'efforçoient de chaſſer le ſommeil de leurs paupières, ils eurent enſemble cet entretien.

ASPHALION.

Ami, tous ceux qui ont ſoutenu que les nuits étoient les plus courtes dans les plus longs jours d'Été, ont voulu nous en impoſer. J'ai déjà eu pluſieurs ſonges, & cependant l'Aurore ne paroît point encore. Me ſerois-je trompé ! Que ſignifie ce prodige ? Ou bien, les nuits coulent-elles plus lentement qu'à l'ordinaire ?

NAUCRATÈS.

Asphalion, tu te plains à tort des beaux jours de l'Été : le cours des Saiſons n'a point changé ; mais les inquiétudes, en interrompant ton ſommeil,

t'ont fait paroître la nuit beaucoup plus longue.

ASPHALION.

N'as-tu pas appris à interpréter les ſonges? J'en ai eu des plus avantageux; il faut que je t'en faſſe part : nous partageons notre pêche; il eſt juſte que nous partagions également tous nos ſonges. Perſonne n'a plus d'eſprit que toi, & il faut beaucoup d'intelligence pour expliquer les rêves. D'ailleurs nous avons le temps : que peut-on faire en effet, lorſqu'on eſt couché ſur des feuilles au bord de la mer, & que l'on dort difficilement ſur un lit auſſi dur? L'eſprit doit néceſſairement être toujours occupé.

NAUCRATÈS.

Raconte-moi le ſonge que tu as fait cette nuit. Découvre tout à ton Compagnon.

ASPHALION.

Lorſque je me fus endormi hier au ſoir, accablé des fatigues de la pêche, (j'avois pris fort peu de nourriture; car, s'il t'en ſouvient, comme il étoit déjà tard, nous ſoupâmes très-légérement) je crus être occupé à la pêche, & aſſis ſur un rocher, d'où j'épiois les poiſſons. J'agitois l'appas trom-

peur ſuſpendu à ma ligne. Auſſi-tôt un poiſſon monſtrueux l'avale. (Les chiens pendant leur ſommeil ſongent à des os, & moi, je rêve à des poiſſons.) Ce poiſſon, dis-je, s'accroche à l'hameçon; le ſang coule; ma perche ſe plie & ſe courbe, j'étends la main : l'animal ſe débat; je doute alors ſi je pourrai me rendre maître de ce gros poiſſon avec un fer auſſi foible, & dans l'inſtant je m'imagine qu'il peut me bleſſer. *Me bleſſeras-tu*, m'écriai-je? *Mais je te bleſſerai bien davantage.* Comme je m'apperçois qu'il ne prend pas la fuite, j'étends une ſeconde fois la main : je ſens que le combat eſt fini, & je tire hors de l'eau un poiſſon d'or maſſif. La frayeur s'empare de moi : je crains que ce ne ſoit peut-être un poiſſon chéri de Neptune, ou enfin le tréſor d'Amphitrite : je le détache doucement de l'hameçon, afin qu'il ne reſte point d'or au fer de ma ligne : je le traîne enſuite ſur le rivage : j'ai juré que déſormais je ne mettrai plus le pied ſur la mer, que je demeurerai toujours ſur la terre, où je veux vivre comme un Roi, avec mon or. Je me ſuis alors éveillé. Fais bien attention, ô mon ami, à cette dernière circonſtance : car je ſuis effrayé du ſerment que j'ai fait!

NAUCRATÈS.

Ne crains rien : tu n'as point juré ; de même que tu n'as ni vu ni pris de poiſſon d'or. Tous ces rêves ne ſont que des menſonges. Préſentement que tu ne dors point, & que tu es bien éveillé, vas viſiter ces lieux ; tes belles eſpérances vont bientôt s'évanouir ; &, ſi tu ne veux mourir de faim avec tes ſonges d'or, il faudra que tu retournes à la pêche des poiſſons ordinaires.

IDYLLE XXXI.

LA MORT D'ADONIS.

DÈS que Vénus apperçut Adonis les cheveux épars, les joues pâles & ternies, & les yeux fermés pour toujours à la lumière ; elle ordonna aux Amours de lui amener le Sanglier, auteur de tous ſes maux. A l'inſtant les Amours volent, ſe répandent dans les forêts, trouvent l'odieux animal, s'en ſaiſiſſent, le lient & l'enchaînent. L'un tient en leſſe, & traîne le redoutable captif : l'autre le preſſe par derrière, & le frappe durement avec ſon arc. Le Sanglier marche d'un pas timide & chancelant : il redoute la colère de Vénus. Bête féroce & cruelle, lui dit cette Déeſſe irritée,

tu as donc déchiré la belle cuiſſe d'Adonis? tu as donc mis en pièces mon Epoux? Je jure, ô Vénus, lui répond le Sanglier, je jure par vos divins appas, par votre Epoux, par ces liens, par tous ces Amours, que je n'ai pas eu le deſſein de faire périr le charmant Adonis. Je l'ai pris pour une belle ſtatue : ſa cuiſſe d'albâtre étoit découverte; alors pouſſé par une aveugle paſſion, & cédant aux feux brûlans dont j'étois conſumé, j'ai voulu la couvrir de baiſers. Telle eſt la cauſe funeſte de mon malheur. Je vous préſente ces défenſes coupables : arrachez-les! A quoi me ſerviront-elles déſormais? Et ſi cette punition eſt trop légère, vengez-vous encore, ô Vénus, ſur mes lèvres. Ces mots attendrirent la Déeſſe : elle ordonne aux Amours de couper les liens qui enchaînent le malheureux Sanglier. Depuis cet inſtant il ſuit Vénus : il n'a jamais reparu dans les forêts, & s'eſt puni lui-même, en brûlant ſes défenſes criminelles.